

3^e Année - N° 78.

Le numéro : 25 centimes

13 Avril 1916.

LE PAYS DE FRANCE



G^e Cadorna
GÉNÉRALISSIME DES ARMÉES ITALIENNES

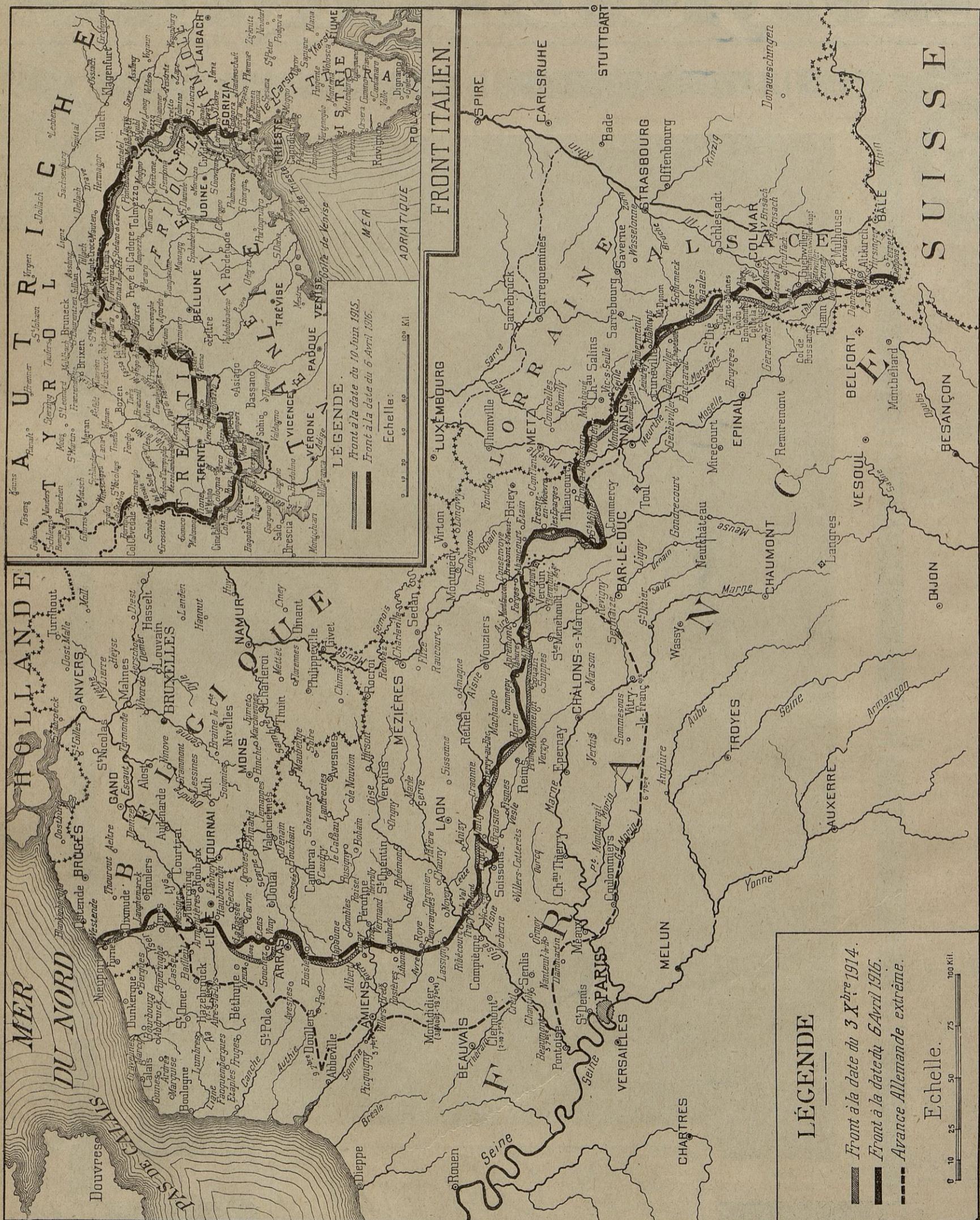
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger...20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 30 MARS AU 6 AVRIL

TANTOT à droite, tantôt à gauche de la Meuse, les Allemands ont continué leurs attaques sur nos avant-lignes du camp retranché de Verdun. Nous avions fait observer que, malgré sa position défavorable, Malancourt avait résisté aux assauts répétés de l'ennemi ; mais le bataillon qui défendait le village a dû se replier, dans la nuit du 30 mars, devant des forces cinq fois supérieures, et les Allemands ont occupé les ruines de Malancourt ; dans la nuit du 5 avril, après des échecs répétés et de sanglants sacrifices, ils ont également pris pied dans le village de Haucourt, qui touche à celui de Malancourt ; ces deux agglomérations sont situées dans un bas-fond et se trouvent sous le feu de nos positions dominantes ; l'ennemi ne peut en déboucher.

C'est le mince succès que l'armée du kronprinz a pu reporter au prix de pertes excessivement élevées et hors de proportion avec la valeur de l'avance réalisée.

Le 31 mars, vers six heures du soir, les Allemands, après un violent bombardement, ont déclenché sur nos positions du Mort-Homme une forte attaque accompagnée de barrages d'obus lacrymogènes. Ils ont pu prendre pied un instant dans quelques éléments de notre première ligne ; une vive contre-attaque de nos troupes les en a rapidement rejetés. En vain, sont-ils revenus à l'assaut, un peu plus tard ; ils ont été complètement repoussés.

Le lendemain de cette attaque avortée, l'ennemi dirigeait ses efforts à l'est de la Meuse, depuis les bois d'Haudremont jusqu'à Vaux, sur un secteur de plus de 5 kilomètres ; le bombardement était extrêmement violent en fin de soirée et durant toute la nuit, mais l'attaque s'est concentrée sur Vaux à l'aide de forts effectifs : elle a eu lieu en deux fois, d'abord, elle a été arrêtée en avant de nos lignes par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie ; puis, revenant avec des forces plus considérables, l'ennemi put prendre pied dans la partie ouest du village de Vaux que nous occupions. Au cours de l'après-midi, un nouvel assaut fut donné sur le ravin situé entre le fort de Douaumont et le village de Vaux ; nos tirs de barrage suffirent pour l'arrêter.

Le 1^{er} avril fut marqué par un calme presque complet ; il n'y eut qu'un bombardement assez violent de nos positions du bois d'Avocourt, sans action d'infanterie.

Le 2, attaques presque simultanées sur les deux rives de la Meuse ; les Allemands ne pouvant accepter que nous leur ayons repris le bois d'Avocourt lancent plusieurs fortes attaques pour nous l'enlever ; tous leurs assauts sont repoussés par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses. A l'est de la Meuse, la lutte est très vive pendant toute la journée dans la région Douaumont-Vaux. Après un bombardement intense d'obus de gros calibre, les Allemands dirigent quatre attaques simultanées à l'effectif de plus d'une division sur nos positions entre le fort de Douaumont et le village de Vaux. Au sud-est du fort, ils pénètrent dans le bois de la Caillette : nos contre-attaques aussitôt déclenchées les rejettent dans la partie nord de ce bois. Pour l'état-major allemand, l'occupation du bois de la Caillette est particulièrement intéressante ; le bois couvre les pentes qui dévalent au fond du cirque de Vaux et tombent sur le ravin suivi par le chemin de fer à voie étroite conduisant à Verdun ; ce ravin a sa tête près de Fleury-devant-Douaumont, en arrière des redoutes qui relient le fort à la puissante position de la côte de Froide-Terre ; il se continue par le bois du Chapitre jusqu'aux batteries de Souville ; si les Allemands s'en étaient emparés, nos positions de Douaumont-Froide-Terre se trouvaient isolées. Mais nos vaillants étaient là et, dans un formidable corps à corps, ils réussirent à refouler l'ennemi. Notre front était rétabli.

Le 3 avril, nos batteries se montrent particulièrement actives contre les positions adverses. Nos troupes enlevent à l'ennemi ce qui lui restait du bois de la Caillette et reprennent la partie ouest du village de Vaux.

Le 4, les Allemands bombardent violemment notre front entre Douaumont et Vaux pendant toute la matinée. A trois heures de l'après-midi, ils lancent une très forte attaque contre nos premières lignes situées à 300 mètres environ au sud du village de Douaumont. Les vagues successives d'assaut, que suivaient de petites colonnes d'attaques, sont fauchées par nos tirs de barrage, nos feux de mitrailleuses et d'infanterie et doivent refluer en désordre.

vers le bois de Chauffour, petit massif entre Douaumont et la côte du Poivre ; notre artillerie concentre ses feux sur ce réduit et fait subir à l'ennemi des pertes considérables. Nos troupes continuent à progresser au nord du bois de la Caillette.

Une attaque dirigée, au même moment, sur l'autre rive de la Meuse, contre le village de Haucourt, échouait complètement.

Notre commandement avait, entre temps, réservé une surprise aux Boches ; on sait que nous tenions, au nord du ruisseau de Forges, les pentes inférieures des croupes qui se succèdent de Malancourt vers Cuisy ; ces lignes étant très en l'air, le commandement les fit évacuer et l'opération fut menée si habilement que les Allemands ne s'en aperçurent pas ; le 3 avril, ils sortaient de leurs tranchées pour se jeter sur celles que nous avions abandonnées. Brusquement le feu de nos batteries et de nos mitrailleuses partant de la rive droite du ruisseau de Forges et du village de Béthincourt jeta le trouble dans les masses ennemis ; elles furent décimées sans avoir pu tirer un coup de fusil.

Le 5 avril, attaques sur les deux rives de la Meuse ; les plus violentes se produisirent sur la rive gauche, sur la région comprise entre Avocourt et Béthincourt. Toutes les tentatives de l'ennemi contre le village de Béthincourt furent brisées par nos feux. Mais, après des échecs répétés et de sanglants sacrifices, l'ennemi prenait pied dans le village de Haucourt.

De notre côté, après une courte préparation d'artillerie, nous avons lancé une vive attaque débouchant du bois d'Avocourt, en vue de relier ce réduit à un de nos ouvrages situé aux lisières du bois au nord-est d'Avocourt. L'opération a pleinement réussi et nous avons enlevé une large portion de terrain dite « le bois Carré » et fait une cinquantaine de prisonniers.

Sur la rive droite, une attaque allemande sur le bois de la Caillette n'avait d'autre résultat que de coûter à l'ennemi des pertes très élevées.

Le 6 avril, nos troupes progressaient au sud-ouest du fort de Douaumont, sur un front de 500 mètres et sur une profondeur de plus de 200.

Ce qui ressort de tous ces combats, c'est que, chaque fois que nous avons pris l'offensive, le succès a couronné nos efforts ; c'est là un précieux encouragement.

Sur le reste du front, la canonnade a été violente ; on a signalé des attaques d'infanterie dans la région de Dompierre, où des coups de main tentés le 31 mars sur nos petits postes ont échoué ; en Lorraine, où des attaques entre Arracourt et Saint-Martin ont été repoussées par nos feux, le 4 avril ; au nord de Wissembach, où une reconnaissance ennemie a été dispersée par un tir de barrage ; au sud-est de Seppois-le-Haut, où les Allemands ont vainement tenté d'aborder nos tranchées.

Une note officielle a signalé les exploits de nos aviateurs pendant le mois de mars ; 31 avions allemands ont été abattus par nos pilotes, et 4 par nos canons spéciaux. Nous avons perdu, au cours du même mois, 13 appareils.

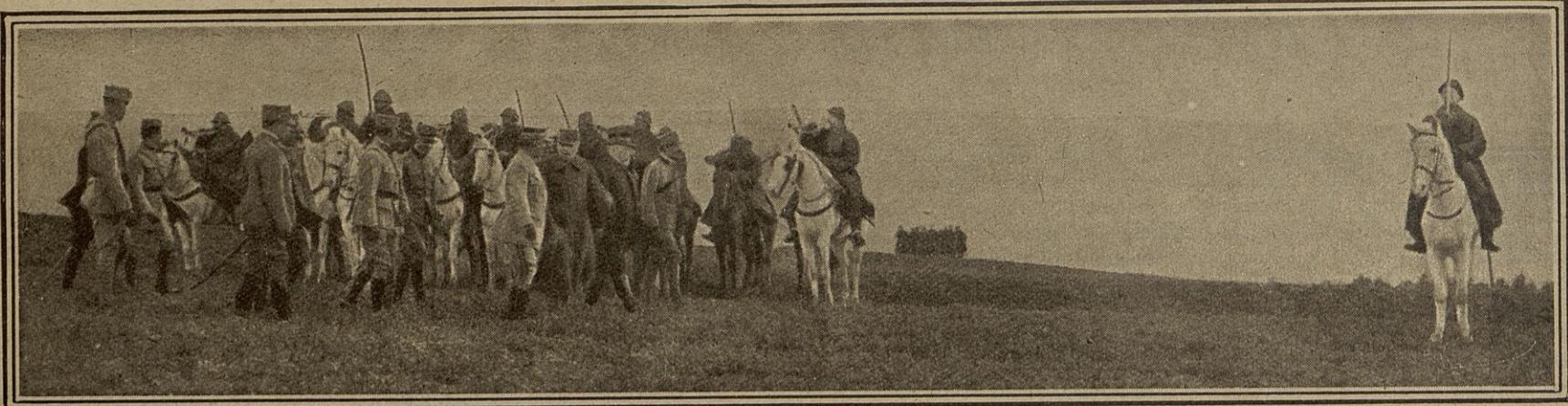
Les zeppelins ont, pendant cinq nuits de suite, du 1^{er} au 6 avril, exécuté des raids sur l'Angleterre, faisant de nombreuses victimes parmi la population des villes sur lesquelles ils ont lancé leurs bombes. Un des monstres aériens a été abattu et a coulé à l'embouchure de la Tamise ; l'équipage a été fait prisonnier ; un autre a été gravement endommagé.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Nos alliés ont poursuivi la série de leurs succès sur tout le front, même dans les zones difficiles des hautes vallées, c'est ainsi que, dans la nuit du 1^{er} avril, un détachement italien est parvenu, en les prenant à revers aux positions ennemis sur le Rauchkoff et, par une brillante attaque, s'est emparé de trois blockhaus, faisant des prisonniers et capturant du matériel de guerre. Dans la zone de Cristallo (Haut-Rienz), l'infanterie italienne a élargi les positions qu'elle avait enlevées et toutes les contre-attaques ennemis ont été repoussées.

Mais le plus grand succès de nos alliés, succès qui aura des conséquences tout à fait favorables, s'est produit sur le bas Isonzo ; le front autrichien a été brisé, et, chaque jour, nos alliés élargissent la brèche.

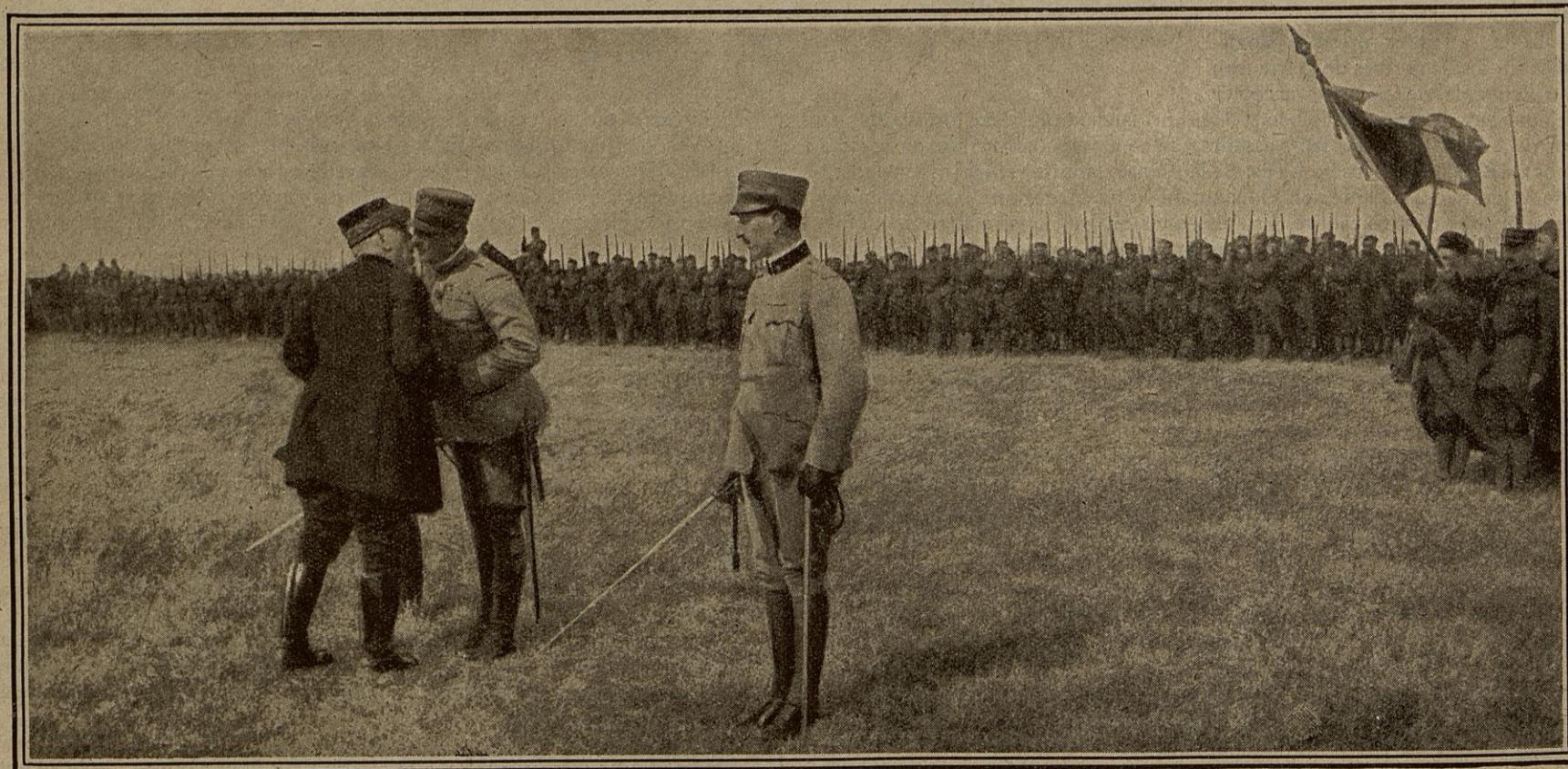
LE GÉNÉRAL CADORNA SUR NOTRE FRONT



Le général Cadorna, commandant en chef des armées italiennes, après avoir assisté à la conférence des Alliés, est allé visiter le front des armées françaises. L'entrain et la belle humeur de nos soldats, notre organisation et notre matériel d'artillerie ont profondément impressionné le généralissime italien, qui est lui-même un grand organisateur.

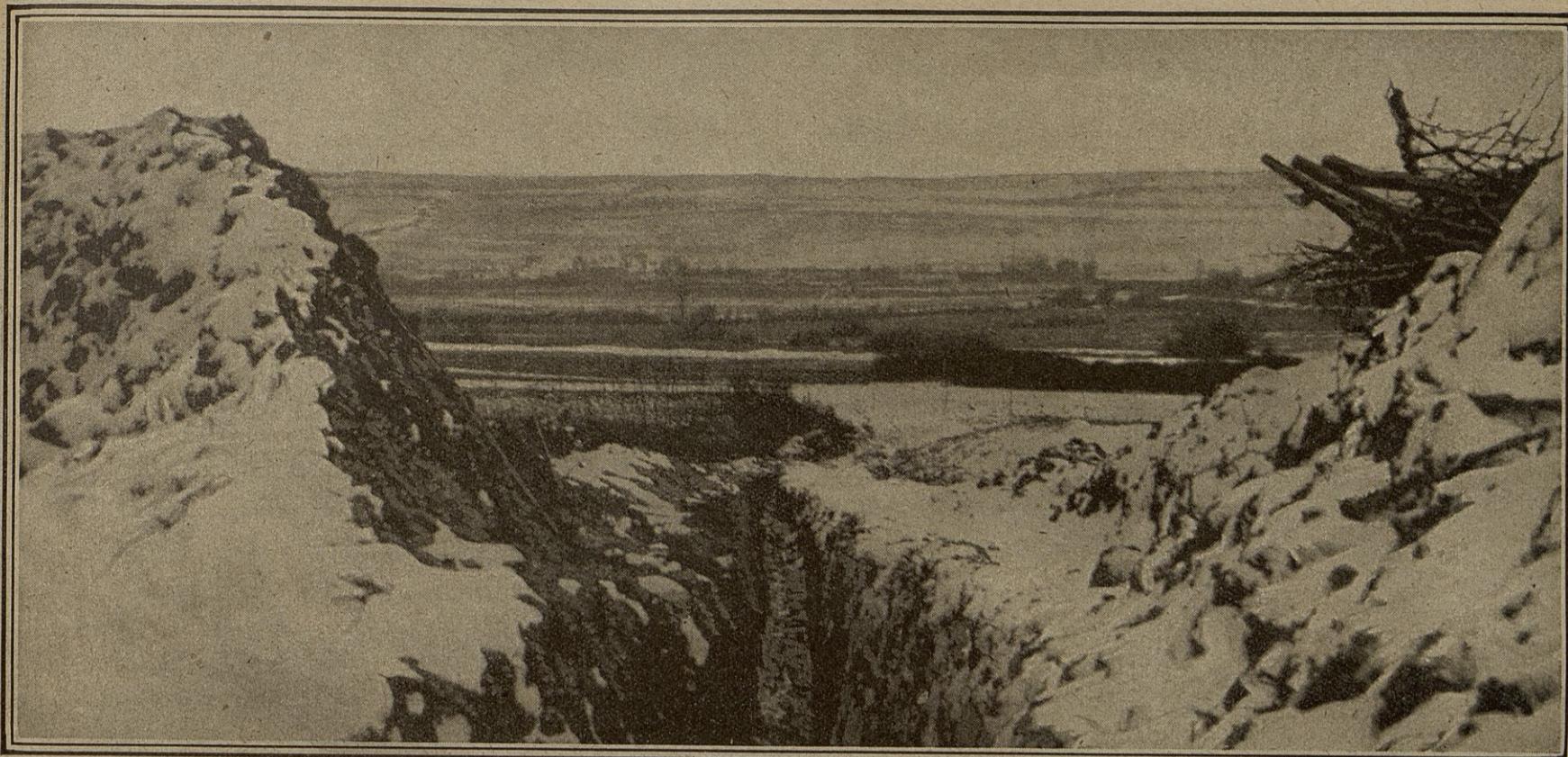


Le général Cadorna est d'un pays artiste par excellence ; aussi son indignation fut-elle grande en constatant les dégâts causés par les Barbares à la cathédrale de Reims, cette merveille de notre art gothique. — A droite : le général Cadorna en compagnie du général Franchet d'Esperey, commandant d'une de nos armées.

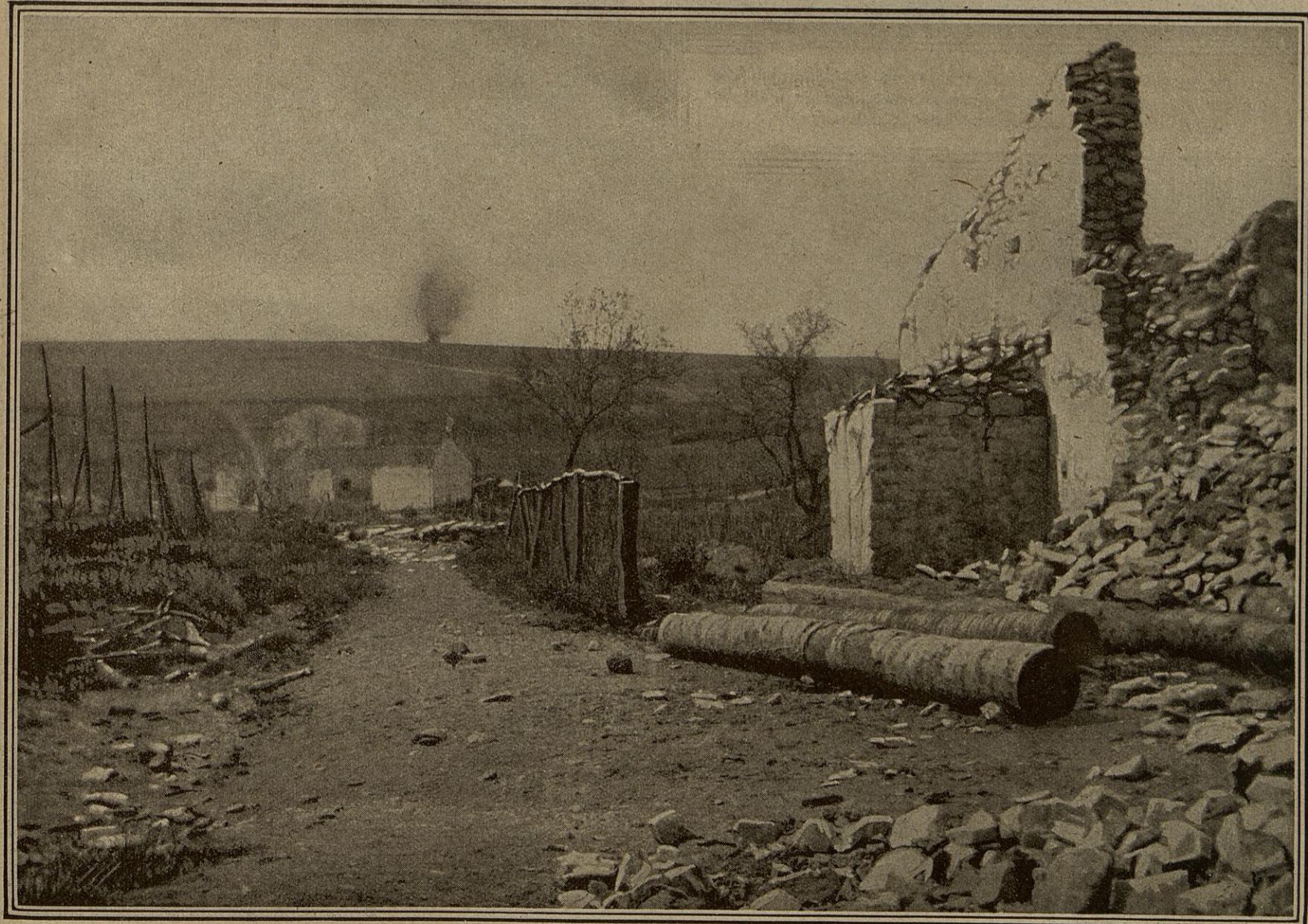


L'union des deux grandes puissances latines est aujourd'hui fortement scellée ; les deux pays s'apprécient mutuellement, et les combats de Verdun ou de l'Isonzo sont suivis avec autant d'intérêt des deux côtés des Alpes. Le général Joffre a récompensé l'armée italienne en la personne de deux officiers à qui il a remis la croix de la Légion d'honneur sur le front de nos troupes.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE

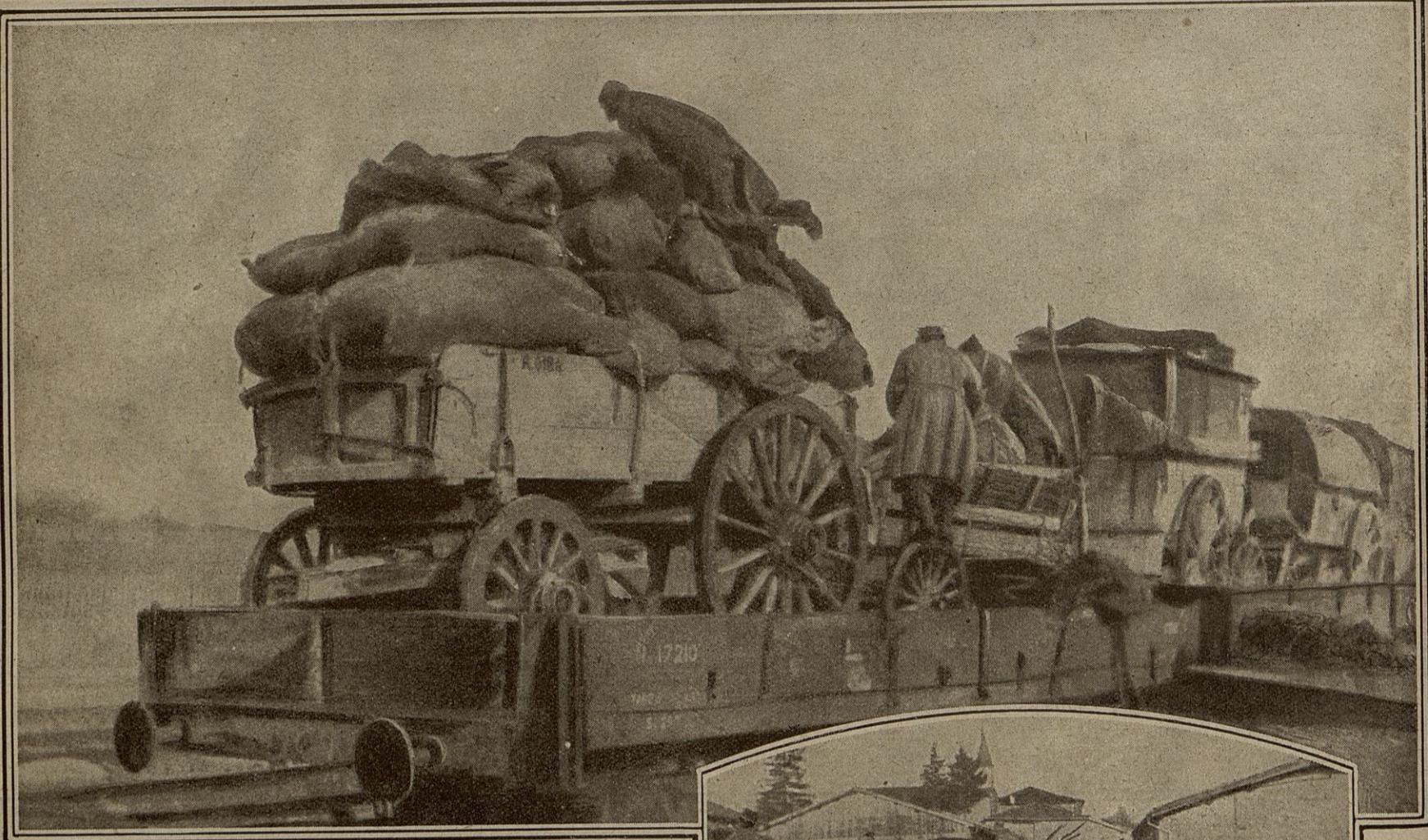


Cette photographie a été prise à l'arrière de la fameuse cote 304 dont parlent si souvent les communiqués depuis le début de la bataille de Verdun ; cette position contre laquelle s'acharnent les Allemands est située à l'ouest de la Meuse et protège le flanc gauche du Mort-Homme d'où nos batteries tiennent l'ennemi à distance.

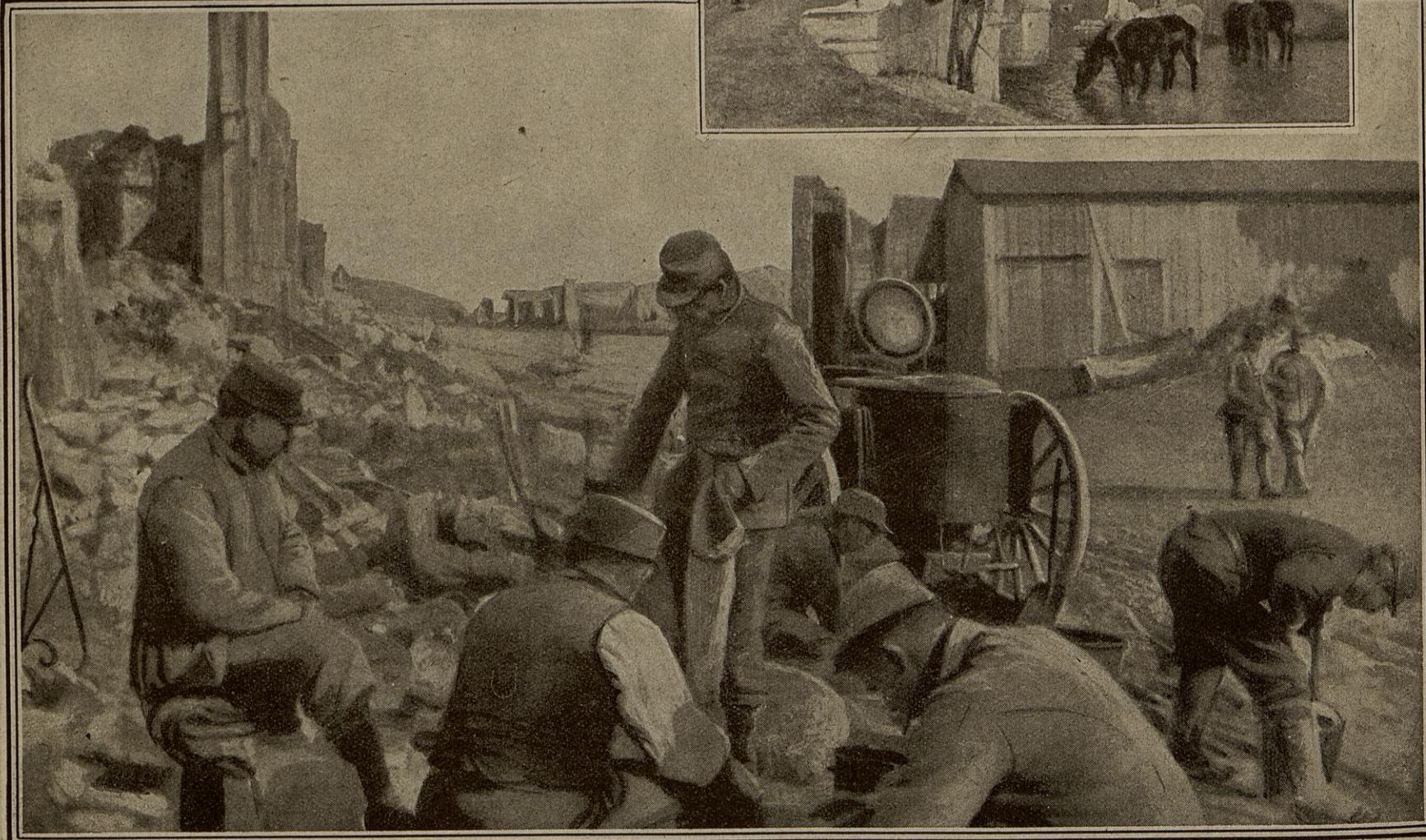
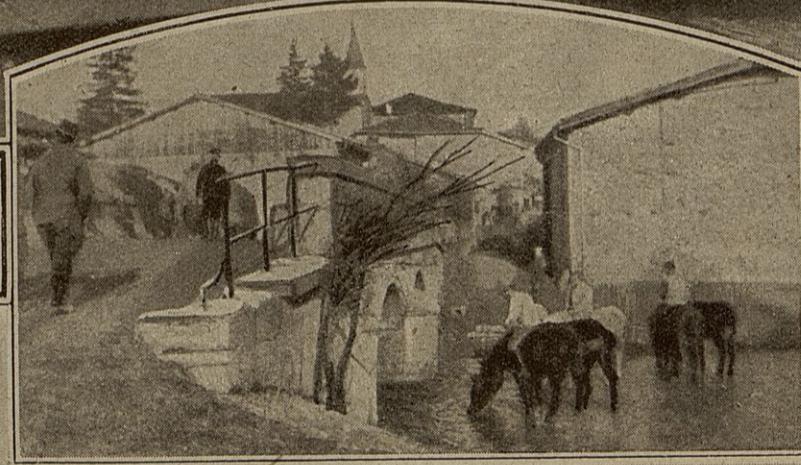


Au fond, on aperçoit le mamelon de Haucourt au moment où éclate une marmite allemande ; après un gros effort et des pertes sérieuses, l'ennemi est parvenu à prendre pied sur le sommet ; nos troupes tiennent toujours le réduit situé sur les pentes méridionales et empêchent l'infanterie allemande de déboucher plus loin.

DANS LA RÉGION DE VERDUN

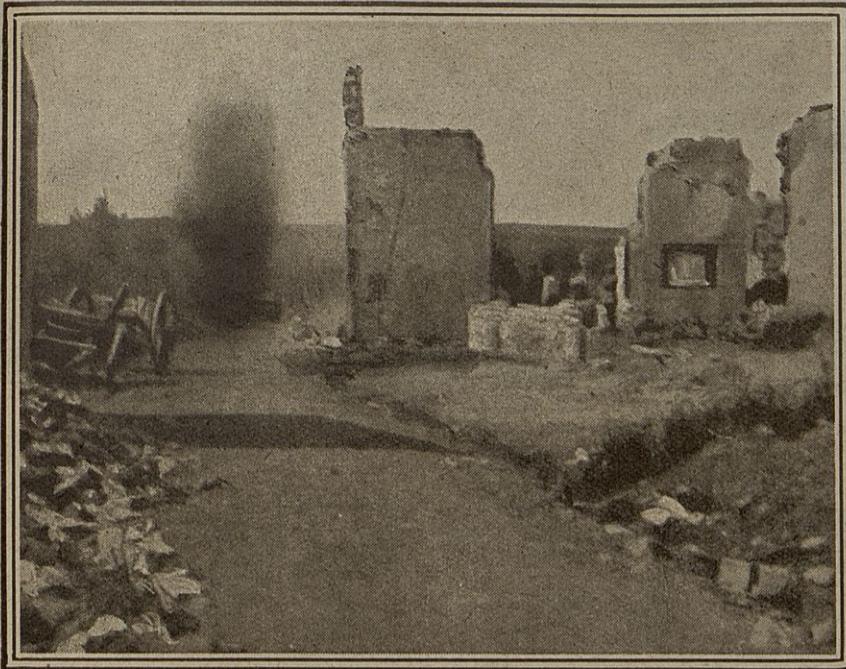


Les troupes ont été transportées sur le front de Verdun par des camions automobiles ; mais la plus grande partie du matériel fut amenée sur des wagons par la voie ferrée.



On a été unanime pour rendre hommage au dévouement et au courage des « cuistots » qui, malgré l'ouragan de mitraille, ont tenu à ravitailler ceux qui se battaient ; voici dans les ruines d'un village des soldats à la corvée des « patates ». Dans le médaillon, des chevaux du train sont conduits à l'abreuvoir.

LES VILLAGES DE HAUCOURT ET MALANCOURT



Le village de Haucourt qui fait suite à l'agglomération de Malancourt n'est plus qu'un monceau de ruines ; on voit ici l'éclatement d'un gros projectile allemand.



Une des tranchées que nos troupes occupaient en avant de Malancourt ; au fond on aperçoit la forêt de Montfaucon, où se formaient les colonnes d'attaque allemandes.



Une vue du village de Malancourt situé dans un fond sur le ruisseau de Forges ; les Allemands y ont pris pied, mais ils ne peuvent en sortir, tenus qu'ils sont par nos feux de la cote 304. La flèche 1 indique la côte 285, au nord de Malancourt ; la flèche 2, le bois des Corbeaux où de sanglants combats se sont livrés.



Panorama de la position du Mort-Homme, de la Meuse aux pentes de la cote 304, vue du côté ennemi, face aux attaques.

LA BATAILLE DE VERDUN⁽¹⁾

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

L'ATTAQUE SUR LES AILES

La ruée brutale sur le front n'avait pas réussi. Le flot avait été arrêté devant Douaumont au soir du 26 février et n'avait jamais pu progresser. Il fallait donc concevoir un autre projet d'attaque.

A la poussée frontale en masse, sans autre combinaison que l'écrasement de l'adversaire par le nombre, il fallait substituer une tactique plus en rapport avec la bataille moderne. On devait revenir au procédé classique : à l'attaque par les ailes.

C'est la période qui va se développer du 1^{er} au 20 mars. L'ennemi cherchera à produire de puissantes diversions sur les deux ailes du front attaqué, soit pour soulager l'attaque frontale et la reprendre ensuite, soit pour profiter d'un succès passager acquis sur l'adversaire sur son flanc, et alors le gagner dans cette direction et transformer l'attaque de flanc en action principale.

Il n'y parviendra pas. Il s'épuisera en vains efforts et, à la suite de cette période qu'on peut considérer comme terminant l'attaque sur Verdun, on verra les lignes allemandes occuper presque les mêmes emplacements qu'au début de l'action du 1^{er} mars. Si, sur certains endroits, les unités ennemis ont gagné quelques centaines de mètres, c'est au prix de sacrifices énormes, en couvrant le sol de cadavres. Les pertes ne sont pas en rapport avec le gain. L'armée allemande s'est épuisée sur place ; elle a échoué dans son attaque générale, et la lutte va devenir de moins en moins répétée ; c'est la transformation du combat général en luttes de positions, qui vont aller en s'éteignant après de violents spasmes, que l'on peut considérer comme la fin de la grande offensive projetée qui a échoué.

LES COMBATS A L'AILE DROITE

L'attaque sur l'aile droite française se manifestera par une action énergique que produiront les Allemands durant trois périodes : du 3 au 4 mars, les 8, 9 et 10 mars, enfin le 16 mars, sur le village de Vaux, la croupe et le fort de ce nom.

Tout d'abord, l'attaque sur Vaux avait ceci d'avantageux, c'est que la prise du village et, par suite, l'occupation du profond ravin constituaient pour l'ennemi une admirable place d'armes, espèce d'abri pour ses troupes qui se trouvaient défilées des vues de la défense ; d'autre part, par le ravin de Vaux, on arrive au bois du Chapitre, sur le plateau de Fleury, derrière les positions de Douaumont ; on tournait donc la défense frontale, et l'attaque de flanc, si elle réussissait, permettait à l'ennemi de faire tomber toute la ligne de résistance établie sur le front de Douaumont.

Le village de Vaux s'allonge dans le ravin, de chaque côté du ruisseau qui coule dans le fond des berges qui sont à pic et boisées. C'est une profonde entaille du plateau. Vers l'Ouest, à la sortie du village, une grande mare recueille les eaux des différentes sources. La vallée très resserrée — 200 mètres à peine — est traversée par une seule route, la rue principale du village qui, à sa sortie ouest, se partage en deux : l'une, par le ravin des bois de la Caillette, conduit au fort de Douaumont et au village du même nom, l'autre, par le ravin du bois du Chapitre, conduit à la crête du plateau où est construit le fort de Survilliers, dominant tous les Hauts-de-Meuse. L'attaque du village, du ravin, des pentes boisées qui sont très raides, est par suite très difficile. D'autre part, au sud de Vaux, s'avance dans

la plaine l'éperon qui porte le fort de Vaux ; ce dernier domine également tout le pays et a des vues sur la plaine de Woëvre ; des batteries détachées en avant battent les pentes de l'éperon. C'est sur ce terrain que va se produire l'attaque de flanc ; elle avait par suite beaucoup de chances d'échouer, vu les difficultés qu'allait rencontrer l'offensive allemande.

Nos positions avancées dans la Woëvre vers Ornes, Mogeville, Fromerey, avaient été reportées plus en arrière ; à la date du 1^{er} mars, nous occupions le ruisseau de Vaux, au ponceau de la route de Damloup à Bezonvaux, le village de Damloup, la station de la voie ferrée, gare Eix-Abancourt, Moulainville-la-Basse et la route du bas de la falaise des Hauts-de-Meuse. Ce repli avait été rendu nécessaire, d'abord par suite de l'avance centrale du front allemand qui arrivait à Douaumont, puis pour éviter dans la plaine un enveloppement probable devant le saillant fait par notre ligne.

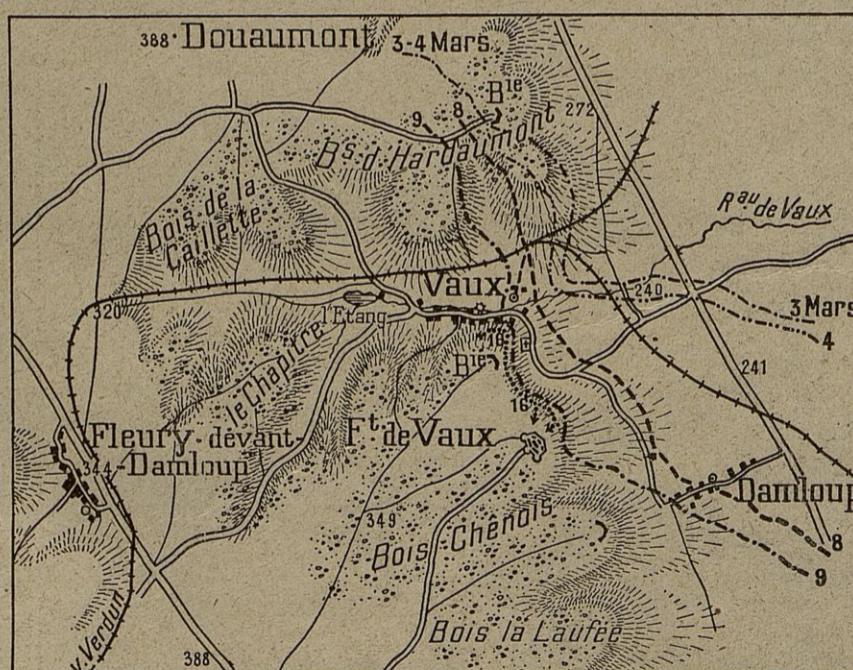
Les journées des 1^{er} et 2 mars avaient été relativement calmes ; les communiqués officiels annonçaient une accalmie partielle sur le front nord-est du camp retranché. L'ennemi, et l'on s'en doutait bien, préparait une nouvelle attaque, mais il avait eu besoin de ces deux jours de repos pour reconstituer ses unités désorganisées par la lutte formidable qu'il venait de livrer, et renforcer ses effectifs de première ligne ; même quelques corps de première ligne avaient été relevés, ayant trop souffert dans la tourmente. Des éléments du XV^e corps allemand (Strasbourg) et le V^e corps (Possonnay), placés au nord-est de Vaux, préparaient l'attaque de la position convoitée ; en premier lieu le village de Vaux. Le village ne pouvait être abordé que par son côté est, c'est-à-dire vers l'église et les quelques maisons qui sur le ruisseau forment un pâture assez détaché de la rue principale. Comme nous tenions d'autre part les pentes des mamelons au nord (bois d'Hardaumont) et toutes les falaises sud (bois et fort de Vaux), l'attaque ne pouvait réussir. Le 3 mars et le 4, les colonnes allemandes s'évertuèrent, mais en vain, à prendre pied dans le village ; elles ne purent y pénétrer. Devant cet insuccès qui était d'autant plus grave qu'en ce moment des combats acharnés se livraient sur le centre de la ligne, sur le front de Douaumont, et que malgré les efforts faits par l'assaillant, il n'avait

pu gagner sur le plateau un pouce de terrain, l'état-major allemand résolut de préparer une offensive plus sérieuse en amenant de nouvelles troupes.

Les 5, 6 et 7 mars, la concentration s'opéra au nord-est de Vaux, et le 8 mars, au matin, le combat reprit avec plus d'envergure ; l'attaque se prononçait sur un front plus étendu, qui comprenait non seulement le village de Vaux, mais la falaise sud, l'éperon sur lequel est construit le fort de Vaux, le village de Damloup et s'étendit jusqu'à la voie ferrée.

Vers le soir, 5 heures, les Allemands dirigèrent plusieurs attaques à puissants effectifs sur ces positions ; malgré l'intensité du feu de l'artillerie et la violence des assauts, l'ennemi ne put faire flétrir notre ligne ; il fut complètement repoussé. Quelques éléments d'infanterie allemande qui avaient pu se glisser à la tombée de la nuit dans les premières maisons du village de Vaux, furent chassés aussitôt par une contre-attaque à la baïonnette. Malgré ces insuccès, l'attaque se poursuivit avec une sorte de rage chez l'assaillant qui lança dans la nuit des colonnes en formation massive sur nos tranchées du bas de la vallée ; elles furent de nouveau repoussées avec de très grosses pertes.

Il importait, au premier chef, pour l'ennemi, de ne pas rester dans cette situation. Non seulement c'était un échec local, mais l'attaque sur les Hauts-de-Meuse à laquelle il donnait tous ses soins ne tirait aucun bénéfice de la diversion faite dans la vallée, et, si, d'une part, elle ne pouvait progresser, d'autre part, les troupes engagées dans le ravin allaient être fortement compromises. L'ennemi résolut donc de recommencer l'effort et d'obtenir un résultat coûte que coûte.

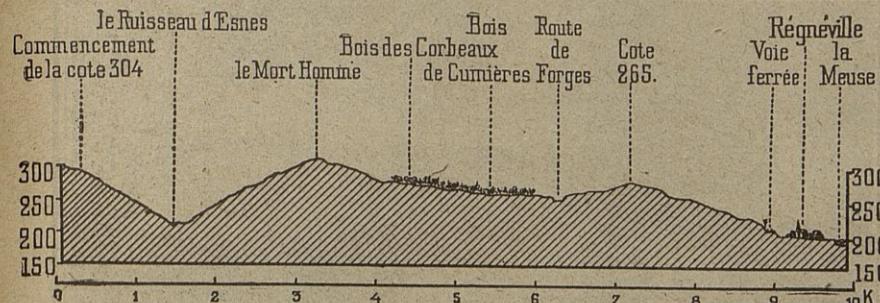


LA POSITION DE VAUX-DAMLOUP

(1) Voir les numéros 73 et 74 du Pays de France.

Toute la nuit du 8 au 9 mars, un redoublement de bombardement contre la position indiqua bien que la journée du 9 serait décisive ; il fallait enfin une solution à cette situation fortement inquiétante.

Le 9 mars, l'assaut général eut lieu. Comme une trombe, les régiments allemands se précipitèrent de toutes parts sur le village, pénétrèrent dans les



Profil du terrain des attaques, vu du côté de la défense.

premières maisons, dans le groupe autour de l'église : mais, malgré les plus violents efforts, ils ne purent progresser ; ils échouèrent contre la partie ouest, que nous pûmes conserver entièrement, barrant ainsi toute leur progression dans le ravin.

Sur l'éperon sud, l'attaque s'était dessinée d'une façon presque déconcertante ; soit l'insouciance du danger, soit croyance dans la possession entière du village, qu'elles croyaient déjà avoir occupé, soit enfin pour d'autres raisons. Les troupes d'assaut se lancèrent en colonnes par quatre (la formation de marche) sur les pentes qui couronnaient le fort de Vaux. Au fur et à mesure qu'émergeaient les colonnes, les feux rasants du haut du plateau décimaient les rangs ennemis ; quelques fractions poussées plus en avant vinrent s'écraser contre les fils de fer des défenses avancées du fort. L'hécatombe en cet endroit fut formidable ; les pentes étaient couvertes de cadavres ; l'ennemi n'avait pu prendre pied sur le plateau.

On rapporte que la brigade du général Guretzky-Carnitz, qui donna l'assaut dans de si déplorables conditions, laissa sur le sol plus des deux tiers de son effectif, ce qui n'empêche point la relation officielle allemande d'annoncer au pays que le fort cuirassé de Vaux avait été enlevé par cette brillante troupe ; on donne même les états de service du général, à jamais célèbre, qui avait conduit cette irrésistible attaque.

Le fort de Vaux ne fut pas pris le 9 mars ; afin de bien stigmatiser l'imposture allemande, le générallissime français crut devoir envoyer sur place un officier de son état-major s'assurer de la situation ; un démenti officiel parut le lendemain au *Bulletin des Armées*.

Ainsi, là encore, l'échec était palpable. Si les régiments allemands avaient gagné quelques mètres de terrain, c'était au prix de sacrifices inouïs et hors de proportion avec le résultat atteint.

Une nouvelle période de repos va encore se produire, une nouvelle accalmie, les 10, 11, 12, 13, 14 et 15 mars. Durant ces journées, la solution sera cherchée vers l'autre front, sur la rive gauche de la Meuse ; le résultat n'en sera pas plus heureux.

Le 16 mars, nouveau grand effort de l'ennemi. Cinq attaques sur l'aile droite française, deux sur le village de Vaux, deux sur les rives du fort de Vaux, toujours occupé par nous, une sur le chemin creux au sud-est de Vaux, qui grimpe sur le plateau. Les cinq attaques seront repoussées.

LES COMBATS A L'AILE GAUCHE

La diversion vers l'Est n'avait pas été heureuse ; en vain les colonnes allemandes avaient donné l'assaut aux falaises de Meuse, du 28 février au 9 mars. Il fallait chercher la solution sur l'autre aile, sur la rive gauche de la Meuse.

Jusqu'à cette époque, cette partie du front avait joué le rôle de *front démonstratif* ; un bombardement intense avait criblé d'obus toute la position, mais aucune attaque d'infanterie ne s'était développée. Le grand état-major allemand estimait qu'il était nécessaire de produire des attaques réelles, pour attirer sur ce point l'attention de l'adversaire et décongestionner le front central.

Les actions qui vont se dérouler sur la rive gauche de la Meuse auront pour théâtre des combats les grands mouvements de terrain qui viennent en pentes douces finir aux bords du fleuve. Sur cette première partie, pas de bois, pas de couverts ; ce sont de grands glacis, très favorables aux feux de la défense.

Un massif, détaché en avant, le Mort-Homme, côte 295, couvre toute cette région ; il lance un grand rameau vers la Meuse, c'est la côte de l'Oie qui vient mourir à Régenville. Perpendiculairement à cette direction, un autre rameau, c'est la succession des mamelons qui dominent le ruisseau d'Esnes à l'Est.

Le 5 mars, nous occupions par nos postes avancés le village de Forges, situé sur le ruisseau du même nom, à peu de distance de la Meuse. Forges est un gros village, mais dominé de la rive gauche par les hauteurs au Nord (bois de Forges). Attaqué le 5, dans la matinée, par une grosse colonne allemande dont des éléments glissèrent autour des maisons en bordure de la route et le long de

la voie ferrée, le village défendu par un bataillon français fut facilement enlevé. Poursuivant leur marche, les unités allemandes s'infiltrent le long de cette voie ferrée, contournant ainsi au Nord-Est la côte de l'Oie et abordèrent Régenville. Le soir du 5 mars, l'ennemi tenait Forges et les premières pentes du mamelon. Le mardi 6 mars, il continua l'attaque de cette côte de l'Oie, dont un piton, côte 265, domine toute la crête. Il avait massé l'effectif d'une division dans les bas des pentes pour cette opération. Vers 9 heures du matin, au prix de grands efforts et après avoir laissé sur le terrain de nombreux tués et blessés, il arriva à se rendre maître du piton 265. Dès lors, en possession de la crête, il prononça sur le Mort-Homme une attaque convergente. Il attaqua dans l'après-midi le bois des Corbeaux où il put pénétrer. Le soir du 6 mars, il avait acquis un gain appréciable, puisqu'il détenait toute la côte de l'Oie et tenait une partie du bois des Corbeaux, mais à quel prix aussi ! Sur les pentes de ce grand glacis, les cadavres allemands s'étendaient au loin. D'après l'estimation faite des pertes, il avait dû laisser plus de 5.000 hommes sur le terrain.

La division bavaroise qui avait fourni cet effort dut être relevée. L'attaque se continua le lendemain et les jours suivants par l'arrivée en ligne de deux nouvelles divisions, 12^e et 22^e divisions. Elles prononcèrent leur mouvement sur le village de Béthincourt qui formait saillant dans notre ligne. Elles ne purent enlever ce village. Cependant, dans le bois des Corbeaux, une contre-attaque de nos troupes avait fait reculer les régiments allemands jusqu'à la lisière est.

La nuit du 6 mars, la journée du 7 et celle du 8 furent particulièrement mouvementées. Des attaques au bois des Corbeaux, sur les pentes du Mort-Homme, etc... se multipliaient. Il devenait urgent pour l'attaque de progresser, car elle se trouvait exposée aux feux rasants de la crête du Mort-Homme qui décimaient les troupes engagées. Le 9 mars, sur les deux ailes du grand front d'attaque, de Vaux au Mort-Homme, l'offensive était résolue.

Sous la poussée d'une division de renfort accourue, les Allemands enlèvent le bois des Corbeaux, mais, malgré tous leurs efforts, ils ne purent en déboucher. Ils s'empressèrent cependant de télégraphier qu'ils occupaient le Mort-Homme, en spécifiant dans leur dépêche que la côte 295 avait été prise d'assaut. C'était, au même moment et à la même heure, où une dépêche analogue annonçait la prise du fort cuirassé de Vaux ! Tristes moyens, pénibles nécessités, pour essayer de calmer l'opinion publique et d'impressionner le pays.

Une nouvelle période d'accalmie va se produire les 11, 12, 13 mars ; l'attaque reprendra le 14 ; elle est dirigée sur le Mort-Homme qui est toujours en notre possession. L'ennemi arrive à gagner quelque terrain et s'approche de la côte 265, route de Béthincourt à Cumières. Nous tenons toujours le village de

Béthincourt bien en flèche. Les efforts de l'ennemi vont en s'affaiblissant ; il apparaît que sur ce front, comme vers l'Est, ce sont les derniers sursauts qui précédent l'arrêt de la lutte.

Une attaque vers le bois d'Avocourt se manifestera quelques jours plus tard, avec un bombardement de la côte 304, mais les assauts ne sont plus poussés avec la même vigueur, avec la même intensité. L'heure est proche où les pertes subies imposeront la fin de la bataille dont le résultat a été négatif pour l'armée allemande.

20 mars 1916.

@@

Les « Münchener Neueste Nachrichten » ont publié, dans l'édition du 20 mars dernier, une nouvelle militaire relative à la bataille de Verdun. Elles empruntent, à cet effet, le récit qui a paru dans « Le Pays de France » ; elles ont soin d'ajouter que

ce récit, puisé aux documents officiels, sort de la plume du commandant Bouvier de Lamotte, officier d'état-major. Tel qu'il est reproduit, ce récit diffère totalement de celui paru dans « Le Pays de France », numéros des 9 et 16 mars dernier. Je déclare donc hautement qu'il n'est pas conforme à la vérité et qu'il n'a jamais reproduit ni mes pensées ni mes aspirations.

Venir me faire écrire le passage suivant : « L'attaque nord-est contre la forteresse représente l'opération la plus formidale de la guerre. L'ennemi arrivera-t-il à son but ? Les Allemands se rendront-ils maîtres des forts et de la forteresse ? » Devant une telle possibilité, je sens mon âme de soldat frémir. Nous avons une armée des plus braves, suffisamment pourvue de moyens de défense, de bons chefs « nous conduisent, c'est pourquoi, j'espère et j'ai confiance ; c'est pourquoi les Français devraient tous taire leurs opinions plutôt douteuses. »

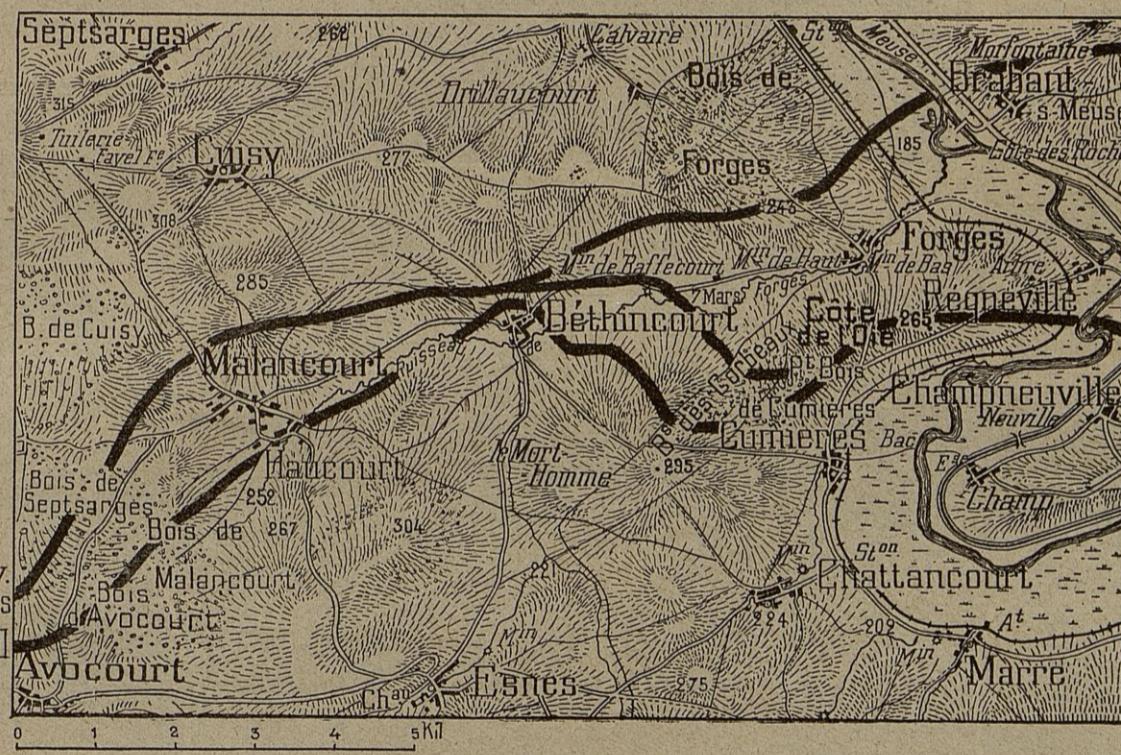
Reproduire ainsi des textes, c'est d'abord modifier les écrits, c'est surtout dénaturer la pensée de l'écrivain. J'en appelle à tous les lecteurs du « Pays de France » qui peuvent lire, au commencement du premier article (numéro 73, 9 mars), ma profession de foi. Je disais :

« L'attaque du camp retranché de Verdun, par son front nord-est, constitue certainement l'opération militaire la plus formidale de la guerre actuelle. Réussira-t-elle ? C'est-à-dire, les armées allemandes se rendront-elles maîtresses de la place, des forts, du camp retranché ? Il n'est pas permis à un Français, dans le moment actuel, d'oser douter !

Quant à moi, dans mon âme de soldat, je n'admet pas une pareille hypothèse. Devant le courage de nos troupes, devant leur force de résistance, devant l'accumulation de nos moyens de défense, devant la volonté et le talent de nos chefs, je reste confiant et j'espére... »

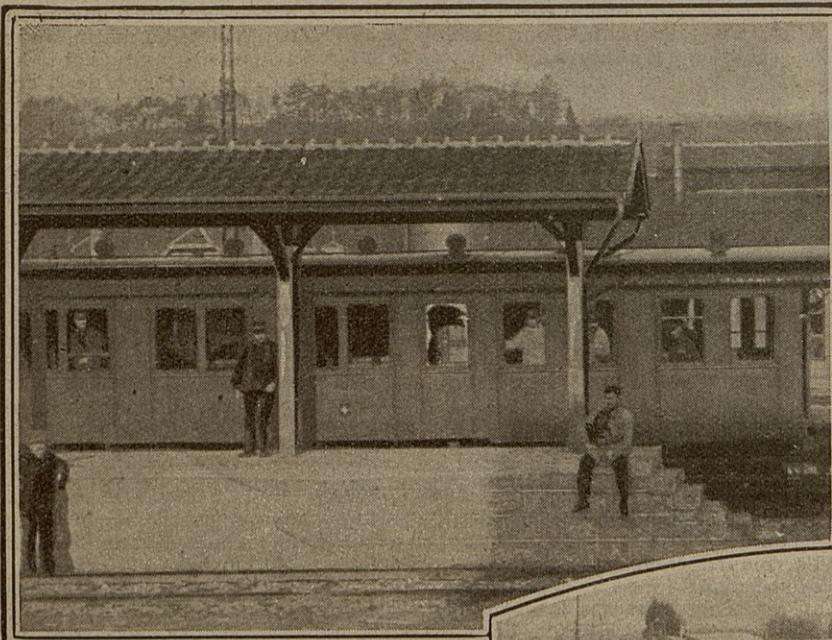
On voit la différence. Les Allemands sont passés maîtres dans l'art de falsifier les textes !

C^t B. DE L.

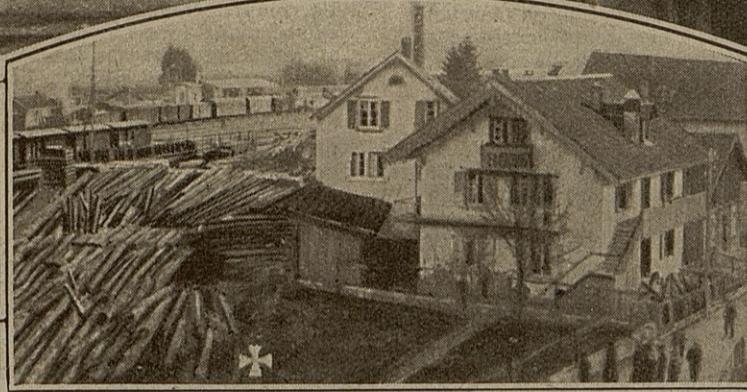


POSITIONS SUCCESSIVES SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE

BOMBES ALLEMANDES SUR UNE VILLE SUISSE



Le 31 mars, à 5 heures du matin, un avion allemand lançait plusieurs bombes sur la ville de Porrentruy. Un engin éclata près de la gare, à l'endroit marqué d'une croix dans le médaillon.

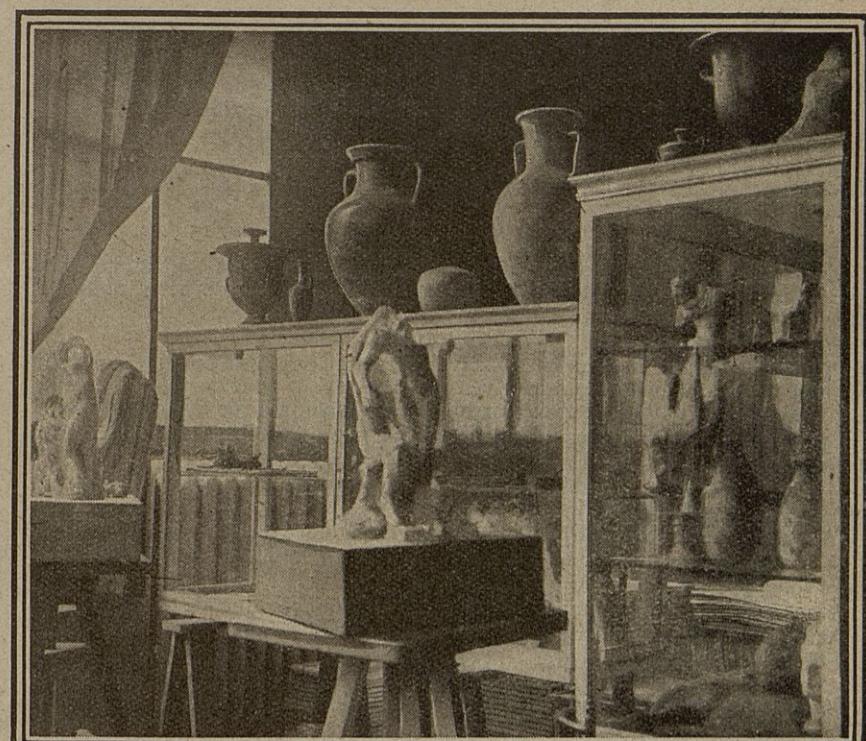
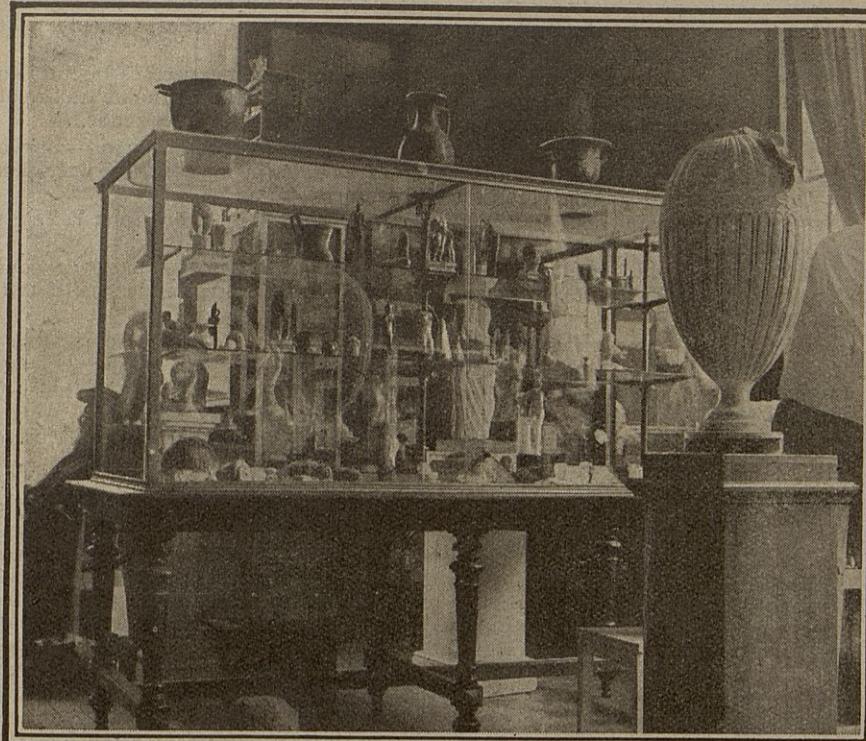


Une autre bombe tomba près d'un chantier ; l'explosion arracha les montants des portes et des fenêtres des maisons voisines ; il n'y eut heureusement parmi les habitants aucune victime à déplorer.



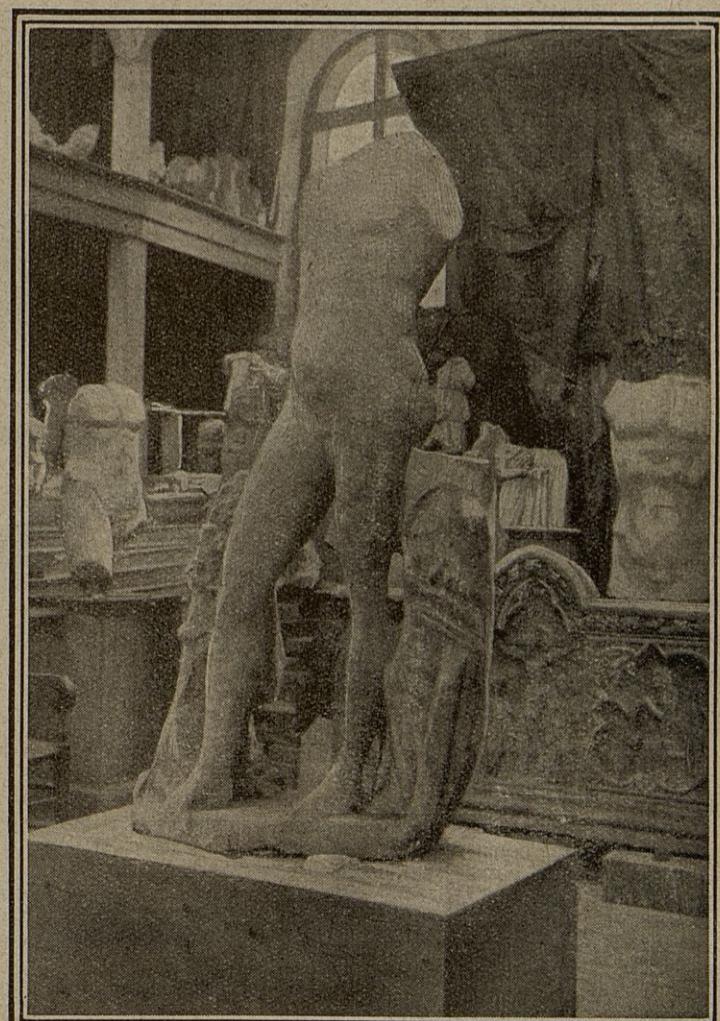
Le nouvel attentat commis par les Allemands sur le territoire d'un pays neutre a causé dans toute la Suisse une émotion que les excuses de l'Allemagne n'ont point calmée. Nous donnons ici une vue de Porrentruy avec, au premier plan, l'entonnoir creusé par une bombe. Dans les médaillons : à gauche, la bombe incendiaire tombée près du chantier ; à droite, celle qui tomba au Baumé.

LES COLLECTIONS DU MAITRE RODIN



Le maître Rodin photographié au cours de notre visite.

Nous sommes allés rendre visite au grand sculpteur Rodin qui vient de faire don à l'Etat de son œuvre et de ses collections particulières. Le maître a bien voulu nous montrer, pour les lecteurs du « Pays de France », toutes les merveilles qu'il a réunies dans sa propriété de Meudon. Les antiques, les tableaux, les meubles occupent plusieurs salles; des sculptures de toutes les époques et de tous les genres voisinent aux côtés des œuvres du maître célèbre dans le monde entier. Les dessins forment également une collection importante. Les années n'ont aucune prise sur le robuste vieillard, et comme nous lui demandions s'il continuerait à travailler. « Certainement, nous dit-il, car le travail prolonge la vie ».



Nous n'avons pu reproduire ici qu'une bien faible partie des richesses artistiques accumulées depuis des années par le maître Rodin; bientôt elles seront réunies et disposées dans l'hôtel Biron devenu le musée Rodin. La statue que nous donnons à droite, un « Hercule », est une des pièces de la collection d'antiques que préfère le grand statuaire.

Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Sur la route de Scutari à Saint-Juan, 15 décembre.

La pauvre bête est à bout de forces, et il faut que je sois contraint par la plus impérieuse des nécessités pour lui imposer le supplice de cette nouvelle étape...

Et quelle étape !...

Voilà la boue qui recommence !... La route est coupée de cours d'eau qu'il nous faut franchir à gué et dont les rives à escalader sont pour notre malheureux cheval, épaisse et tremblant sur ses jarrets, un obstacle presque insurmontable...

Soudain, il s'abat si brusquement que ma fille a juste le temps de sauter à terre...

Je tente vainement de relever la pauvre bête qui halète douloureusement ; mais tous mes efforts sont inutiles...

Alors, nous nous considérons, ma compagne et moi ; qu'allons-nous faire ?...

Nous sommes seuls sur la route !... La mission anglaise nous a dépassés depuis longtemps !

Nous n'avons de secours à attendre de personne... que de nous-mêmes. Villamont, ma fille déclare qu'elle va tenter de continuer la route à pied, et nous partons...

Lentement, lentement, nous avançons ; c'est à peine si ma fille peut poser les pieds à terre, tellement sont grandes ses souffrances.

Et nous avons la malencontreuse idée, dans l'espoir de rejoindre plus rapidement Mladénowitch, de prendre un chemin qui nous paraît devoir racourcir l'étape...

C'est un chemin que les prisonniers, sous la direction d'un officier serbe, se hâtent d'empêtrer pour permettre à l'armée de poursuivre sa retraite plus commodément, car l'unique route que nous venons de quitter serait vite encombrée...

Nous sommes tombés de Charybde en Scylla !... Le sol, tout hérisse de pierres aux arêtes aiguës et coupantes, impose à ma compagne un épouvantable supplice... Elle recherche, pour y poser les pieds, les flaques de boue où elle s'englue jusqu'aux chevilles et dont le contact glacé achève de lui abîmer les chairs...

Et, pendant des heures et des heures, nous nous traînons ainsi, voyant venir la nuit, n'ayant d'autre perspective que de coucher à la belle étoile, sans rien pour nous couvrir, ni nous alimenter.

Soudain, nous apercevons au loin, dans la montagne, une lueur qui brille au milieu des ténèbres déjà épaisse...

Un feu !... La perspective de retrouver des êtres humains, desquels peut-être obtiendrons-nous quel que secours, fouette notre énergie ; nous nous traînons plus vite et nous finissons par arriver à un campement d'Anglais, appartenant à la mission, et de soldats monténégrins...

Mais, en de si tragiques circonstances, l'égoïsme naturel à l'homme devient véritablement féroce ; le cercle formé autour du feu refuse de s'élargir pour nous permettre d'y prendre place nous aussi, et je dois, afin d'obtenir que ma fille puisse se réchauffer un peu, m'en aller à la corvée de bois, et apporter notre part à l'entretien du foyer...

Et la fatigue est telle que nous nous endormons presque aussitôt sur la terre nue que hérisse d'énormes pierres, en guise de sommier.

Grand est l'étonnement de ma fille à son réveil de constater qu'elle a passé la nuit sur une litière formée par les fusils des soldats monténégrins.

Saint-Juan-de-Médua, 17 décembre.

Enfin !... le but est atteint !... Il était temps !... Nous tombions de fatigue..., de faim surtout... car, depuis notre départ de Scutari, nous n'avions rien mangé. sauf à Alessio une galette de maïs qu'un verre de vin avait arrosée...

En route, heureusement, nous avons rencontré les charrettes de la mission anglaise dont l'une consent à laisser monter ma fille, et c'est dans cet équipage que nous arrivons à Saint-Juan, vers huit heures du soir...

A la vue de la mer, cette mer qui doit assurer définitivement notre salut et que nos vœux, depuis des semaines, appellent si désespérément, une grande émotion nous saisit ; nous nous regardons sans rien dire et je crois bien constater une bâtie humide qui voile les prunelles de ma fille...

La vue de la rade, cependant, oriente notre émotion dans un sens peu favorable :

Là, sous nos yeux, émergeant des flots, apparaissent les sinistres épaves du récent bombardement autrichien : quatre vapeurs, dix voiliers attestent de la sauvagerie implacable avec laquelle l'ennemi fait la guerre !...

C'est en touchant au port, alors qu'ils croyaient tout danger définitivement écarté, que les malheureux ont été envoyés par le fond !...

Et je songe que pareil péril nous menace, le jour où nous voudrons fuir cette terre albanaise où plus rien que de la misère ne nous attend !...

Maintenant, à grand peine, on tente d'arracher aux flancs des navires coulés quelque peu de leur cargaison, puisque c'est, pour les misérables entassés là sur le rivage et sur les flancs des montagnes toutes proches, le seul espoir d'échapper à la famine...

Oui, c'est avec cette farine avariée par l'eau de mer, avec ces biscuits en partie détrempe et qui ne forment plus qu'une bouillie innommable qu'il leur faut tromper leur faim... au risque de souffrances terribles d'estomac...

Saint-Juan, pourvue ordinairement de ressources très médiocres — car la localité se compose en tout et pour tout d'une douzaine de maisons — Saint-Juan se trouve dans le dénuement le plus absolu...

Seul le ravitaillement par mer peut sauver tous ceux qui sont là !... Et l'ennemi fait bonne garde, embusqué sous les flots...

C'est pourquoi à Scutari l'on m'avait si vivement pressé de partir pour Durazzo, où les dangers de torpillage étaient moindres en raison de sa situation sur la côte...

Cependant, il nous faut trouver un logis... problème ardu à solutionner ; car la ville, qui compte à peine deux douzaines de maisons, est depuis longtemps envahie par les réfugiés qui attendent un moyen de transport, plus ou moins problématique !...

Mladénowitch finit par découvrir un café turc dont le propriétaire, effrayé par les obus autrichiens, a pris la fuite ; nous nous y installons tant bien que mal, plutôt mal que bien ; mais c'est encore une grâce d'état que d'avoir un plancher sur lequel s'étendre au sec et un toit pour dormir à l'abri des averses que le ciel se plait à nous déverser sur la tête...

Une ombre à ce tableau : dans une étable, qui dépend de ce café, sont logés des prisonniers bulgares que l'on emploie à décharger les bateaux coulés par l'ennemi, et des flancs desquels on tire les provisions destinées à alimenter chichement, quelque avariée qu'elles soient par l'eau de mer, les réfugiés et les soldats !...

Or, ces prisonniers, depuis qu'ils sont là, se considèrent comme chez eux ; ils ont pris l'habitude d'envahir, le soir, le café et d'y allumer du feu sur des pierres posées à même le plancher.

Outre les commencements d'incendie, qu'à chaque instant Mladénowitch et moi sommes obligés d'éteindre, de ces foyers de bois vert se dégage une fumée si violente et si acré que, bien des fois, nous sommes contraints de sortir, sous peine d'être complètement asphyxiés, en dépit de la tempête qui fait rage...

Car, depuis notre arrivée, il semble que tous les éléments se soient conjurés pour nous retenir ici...

La tempête immobilise au large le voilier promis par l'Amérique au consul anglais...

Chaque jour, nous grimpons sur les montagnes qui dominent Saint-Juan pour tenter de découvrir au loin le providentiel bateau...

Mais, comme cœur Anne, nous ne voyons rien venir et nous passons des heures lentes, interminables, dont la monotone ne se trouble que de la visite quotidienne des avions ennemis...

Avec une régularité qui commence à devenir énervante, ils nous arrosent chaque jour et le nombre de leurs victimes est grand, surtout parmi les soldats qui campent sur le flanc de la montagne, attendant l'arrivée de problématiques transports.

Les pauvres malheureux sont là, entassés dans la boue, sans tentes pour les protéger contre les catarractes qui se déversent sur eux, sans couvertures pour les mettre à l'abri du froid qui est terrible...

Et, cependant, ils supportent stoïquement toutes ces épreuves ; ils ont conservé leurs armes et, avec leurs armes, une conviction farouche qu'ils pourront, quelque jour, prendre une revanche terrible et chasser, définitivement cette fois, l'ennemi de leur patrie...

Saint-Juan-de-Médua, 18 décembre.

Toujours rien... On commence à désespérer ici de voir arriver le bâtiment américain que la tempête doit retenir au large...

Par groupes, les hommes jeunes quittent Saint-Juan, renonçant à l'espoir de s'embarquer sur le navire attendu...

Alors, ils se résignent à aller chercher à Durazzo un moyen de gagner l'Italie...

C'est un ruban de queue de près de cent cinquante kilomètres à dérouler sous leurs pieds... ces pauvres pieds déjà arrachés par les pierres, endoloris par la neige des rudes étapes parcourues...

Mais quoi ?... qu'auraient-ils attendu ici ?... Ici, où, désormais, aucun bateau n'ose plus accoster depuis le bombardement récent...

Mladénowitch nous fait ses adieux...

Lui aussi part...

Et ce nous est un moment très triste, très cruel, celui où nous nous séparons de lui !...

C'est vrai, il nous a été, pendant ces dernières semaines, un compagnon très fidèle, très dévoué.

Sans lui, que serait-il advenu de nous ? Son caractère entreprenant, sa connaissance des mœurs et de la langue du pays ont facilité grandement notre exode...

Ce nous eut été une satisfaction très grande de ne pas quitter avant que, tous ensemble, nous eussions été en sûreté, sur cette terre de France où j'aurais voulu être son bon pilote, comme il a été le nôtre à travers les régions balkaniques...

Mais je n'ose insister pour le garder avec nous ?... Que pourrais-je lui faire espérer ?...

Comment me serait-il possible d'assurer son salut ?...

Il part donc... et, dès que nous l'avons perdu de vue, il se fait en nous un grand vide... Le reverrons-nous jamais ?



Saint-Juan-de-Média, 19 décembre.

Cette fois, touchons-nous au terme de nos misères ?...

Un vapeur, signalé depuis tantôt, est entré dans le port : c'est le *Brindisi* qui apporte du ravitaillement aux affamés !...

Le bruit court que le ministre d'Angleterre est allé trouver le commandant pour lui demander de nous prendre à bord !...

La tempête se prolongeant, nous ne pouvons prévoir à quelle date arrivera le fameux voilier d'Amérique...

La prudence conseille donc de profiter de ce moyen inespéré de quitter l'inhospitalière terre d'Albanie...

Tandisque, hâtivement, on procède au débarquement des marchandises, sacs de farine et caisses de pain de guerre — à toute seconde, un torpillage est à redouter — nous voyons le commandant et le ministre d'Angleterre qui arpencent le pont...

Par groupes, nous stationnons sur le rivage, comme si nous espérions deviner ce qui se dit, se discute, se décide...

C'est de notre sort qu'il est question... et l'on doit bien comprendre quelle anxiété nous étreint...

Enfin, le colloque prend fin, et le ministre d'Angleterre vient communiquer la réponse du commandant.

Celui-ci n'a pas qualité pour nous recevoir à bord; néanmoins, vu les circonstances, il consent à nous transporter en Italie, mais à condition qu'on le déchargeera de toute responsabilité !

Les risques sont graves, l'ennemi sillonne de ses sous-marins l'Adriatique, comme le démontrent éloquemment les épaves qui émergent des flots dans la rade même de Saint-Juan...

Il n'ose affirmer que les deux contre-torpilleurs, qui l'ont accompagné jusqu'à l'entrée de la rade et qui l'attendent pour le convoyer jusqu'à Brindisi, soient suffisants pour assurer la sécurité de son bâtiment ; il tient donc à ce qu'il soit bien stipulé que le concours charitable qu'il consent à nous prêter n'entraînera pour lui aucune responsabilité.

Conclusion : ceux qui voudront embarquer et courir les risques d'être torpillés sont libres de monter à bord.

Point n'est besoin de nous consulter, ma fille et moi; cette existence de fatigues et de dangers, qui dure depuis six semaines, nous a tellement excédés que nous ne nous sentons pas le courage d'attendre davantage le voilier américain qui s'est chargé de nous évacuer sans risques.

A demeurer plus longtemps à Saint-Juan, nous pouvons recevoir sur la tête une bombe d'avion ?... Est-il plus dangereux d'affronter la possibilité d'une torpille de sous-marin...

La plupart de nos compagnons d'infortune raisonnent comme nous et, à trois heures de l'après-midi, nous montons à bord, impatients de voir lever l'ancre et de gagner la pleine mer; cette pleine mer où, sous chaque vague, la mort est embusquée, c'est vrai, mais dont chaque vague aussi nous rapprochera de cette terre italienne, si ardemment souhaitée...

Jusqu'à minuit, les opérations de déchargement se poursuivent avec une activité fébrile ; tout le monde est sur le pont, guettant le commandement tant attendu...

Enfin, les dernières barques, chargées à couler de pains de guerre et de sacs de farine, larguent leurs amarres et, lentement, remontent les ancores dont les chaînes glissent en grinçant par les écubiers, cependant que le pont frémît des vibrations des machines mises en mouvement...

Tous feux éteints, nous glissons à travers le port et hors de la rade. Presque subitement, comme émergeant des flots, des masses sombres se découpent au milieu de l'obscurité : ce sont les deux contre-torpilleurs qui nous flanquent de droite et de gauche, pour mieux veiller sur notre sécurité !...

Appuyés au bastingage, serrés l'un contre l'autre, ma fille et moi, nous nous regardons ; sans nous être donné le mot, un secret instinct nous a rapprochés dans le désir de n'être pas séparés, au cas où la mort — possible, sinon probable — devrait nous saisir...

En vain, le commandant vient-il la presser de descendre dans le salon; si elle ne peut prendre quelque repos, du moins sera-t-elle à l'abri des paquets de mer qui balaien le pont, elle reste près de moi...

Aussitôt hors du port, la tempête qui, en effet, ne cesse depuis huit jours, nous ressaït et c'est une valse échevelée à la crête des flots...

Nous restons là, cherchant à percer cette obscurité redoutable qui nous enveloppe et dans laquelle nous savons que l'ennemi s'embusque...

Lentes, les heures s'écoulent ; nos prunelles, noyées par les embruns, ne distinguent plus qu'à peine les eaux noires...

Peut-être bien, brisés par la fatigue, avons-nous dormi debout, car c'est

brusquement que nous avons conscience de l'approche de l'aube qui, là-bas, marque d'une ligne blanchâtre le fond de l'horizon...

Un soupir soulage notre poitrine ; avec le jour, l'angoisse qui nous étirent diminue...

Au moins, si la mort nous menace, pourrons-nous la voir venir...

Le soleil paraît, mettant de la gaieté à la face des flots dont la profondeur abrite le sous-marin prêt à nous torpiller...

Et nous demeurons là, les yeux fixes, faisant le guet, surveillant la crête des vagues où, d'une seconde à l'autre, peut apparaître l'extrémité d'un télescope.

Là-haut, l'homme de vigie fait sentinelle et, à tout instant, nous nous attendons à entendre tomber de la hune où il est juché le cri d'alarme signalant l'ennemi...

Durant un long moment, l'angoisse est à bord...

Un des passagers prétend avoir aperçu sous le vent, une tache sombre qui semblait se diriger vers nous...

Sans doute, le commandant a-t-il, de son côté, quelque inquiétude, car nous voyons presque aussitôt l'un des contre-torpilleurs qui nous gardent s'écartez de nous et, forçant de vapeur, filer dans la direction indiquée...

Dire avec quelle curiosité pleine d'angoisse, nous le voyons s'éloigner, est impossible...

Déjà, nos imaginations s'échauffent et nous voyons le brave navire aux prises avec l'ennemi sournois qui le guette.

Certains même d'entre nous vont jusqu'à affirmer avoir distingué le sillage particulier aux torpilles...

On juge de l'émoi... et aussi de l'incohérence...

Comment admettre que ce qu'ont pu distinguer les yeux d'un passager ait pu échapper à la surveillance de la vigie, armée de sa lunette marine...

Tout en conservant notre sang-froid, ma fille et moi, nous nous étreignons instinctivement la main...

Si le danger est là, sachons le regarder en face...

Et nous attendons...

Fausse alerte... heureusement !

Le contre-torpilleur revient prendre sa place à notre côté et nous poursuivons notre route...

Bientôt, dans le lointain, une côte se dessine à peine !... L'Italie est là devant nous !...

Encore quelques heures, qui passent rapides cette fois ; l'apprehension du torpillage s'allège au fur et à mesure que la côte se rapproche, la possibilité du sauvetage apparaît davantage, jusqu'au moment où chaque tour d'hélice transforme cette possibilité en une certitude plus grande encore...

Il était dit que la Providence, qui nous avait guidés pendant cette infernale retraite, devait veiller sur nous jusqu'au dernier moment... Il est onze heures, lorsque nous entrons au port, transis, dégouttant d'eau, boueux, mais très émus — moins du danger définitivement écarté — que de toucher cette terre d'Italie, terre alliée, terre amie !...

C'est comme si, déjà, nous touchions le sol de France !...

Combien notre émotion eût été plus grande, si nous avions pu nous douter que ce bateau, auquel nous devions notre salut, devait être, huit jours plus tard, envoyé par le fond, par un sous-marin autrichien...

A quoi tient la destinée !... Si nous avions quelque peu hésité à nous embarquer, peut-être les circonstances nous eussent-elles joints à tous les malheureux que la volonté féroce du kaiser assassin a voués à la plus terrible des morts...

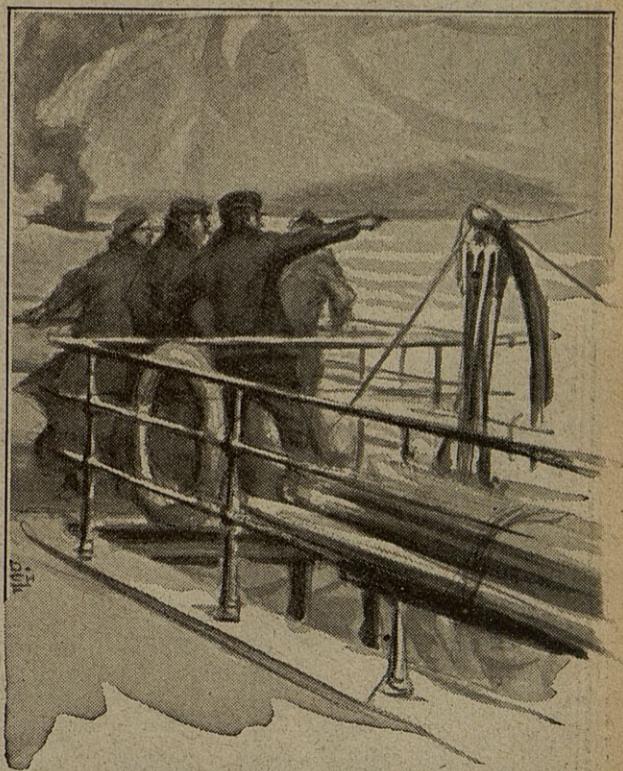
Ces tristes pensées, heureusement, ne troublent pas notre joie; et c'est en toute quiétude que nous recevons les félicitations chaleureuses de la population qui se presse sur le port pour accueillir les rescapés.

Chose singulière, instantanément, tout ce que nous avons supporté, souffert, pendant cette randonnée de quelques sept cents kilomètres, me paraît si insignifiant, d'une importance si médiocre, que je regarde ceux qui nous accueillent, étonné d'une exagération que rien ne justifie à mes yeux...

Il est possible que nous ayons couru quelques dangers au cours de cette retraite infernale, pour adopter l'expression de Mladénovitch, mais le souvenir en est vite effacé.

Seule restera en nous la conscience d'avoir fait du mieux possible pour soulager, dans les limites permises par les circonstances, la misère des malheureux qui nous entouraient.

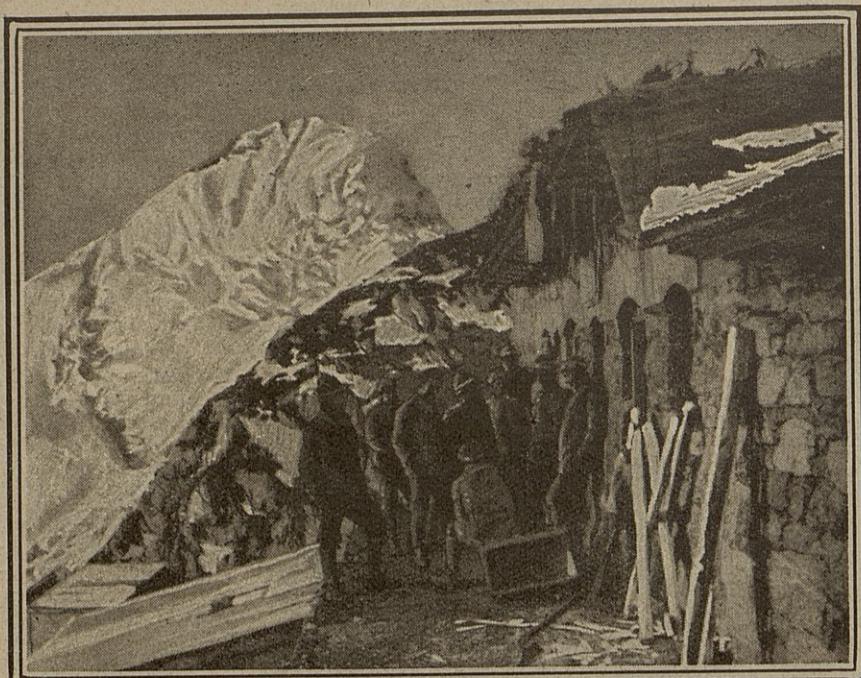
FIN



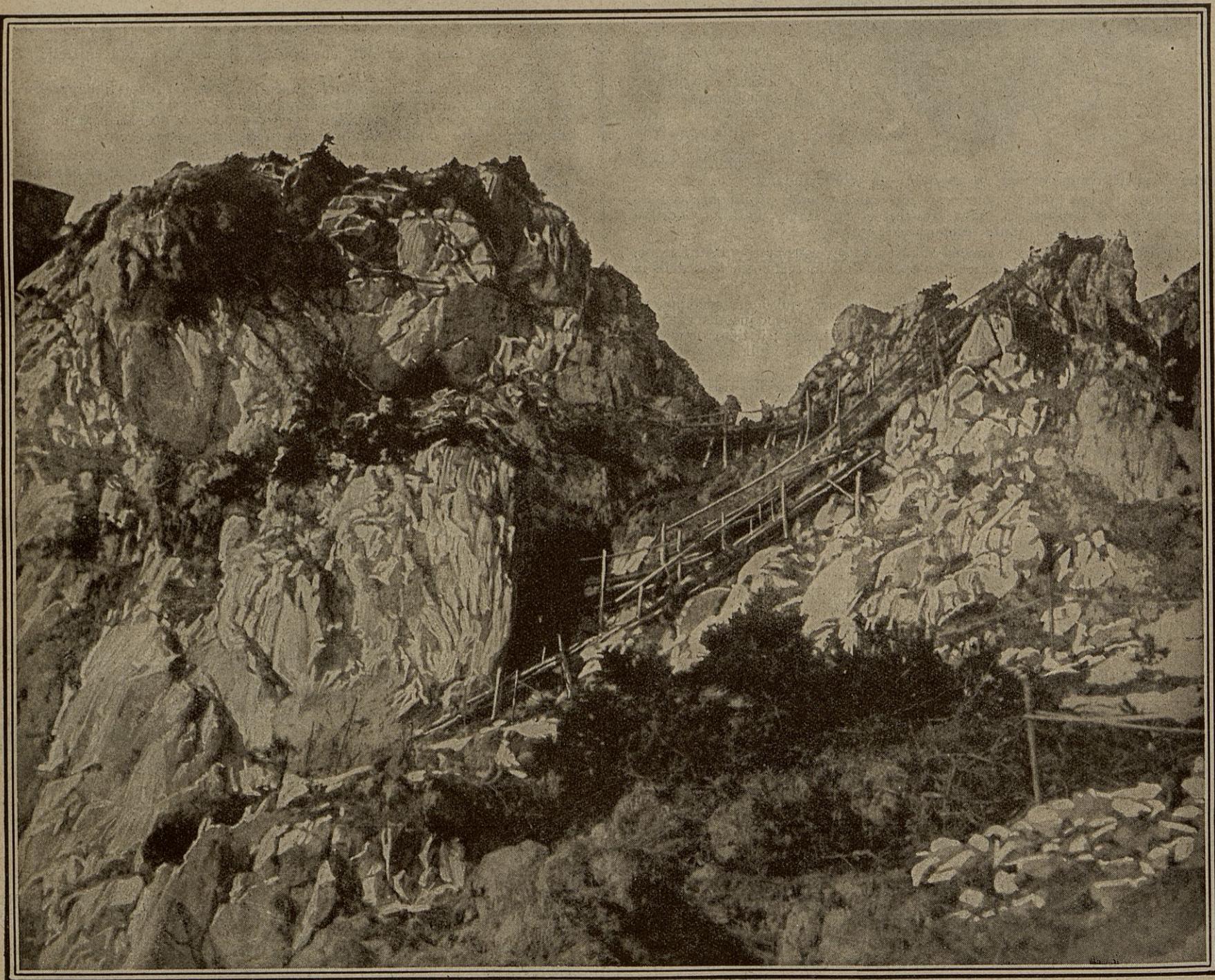
SUR LE FRONT ITALIEN



Le généralissime Cadorna au milieu des alpins qui combattent dans les montagnes du Trentin.

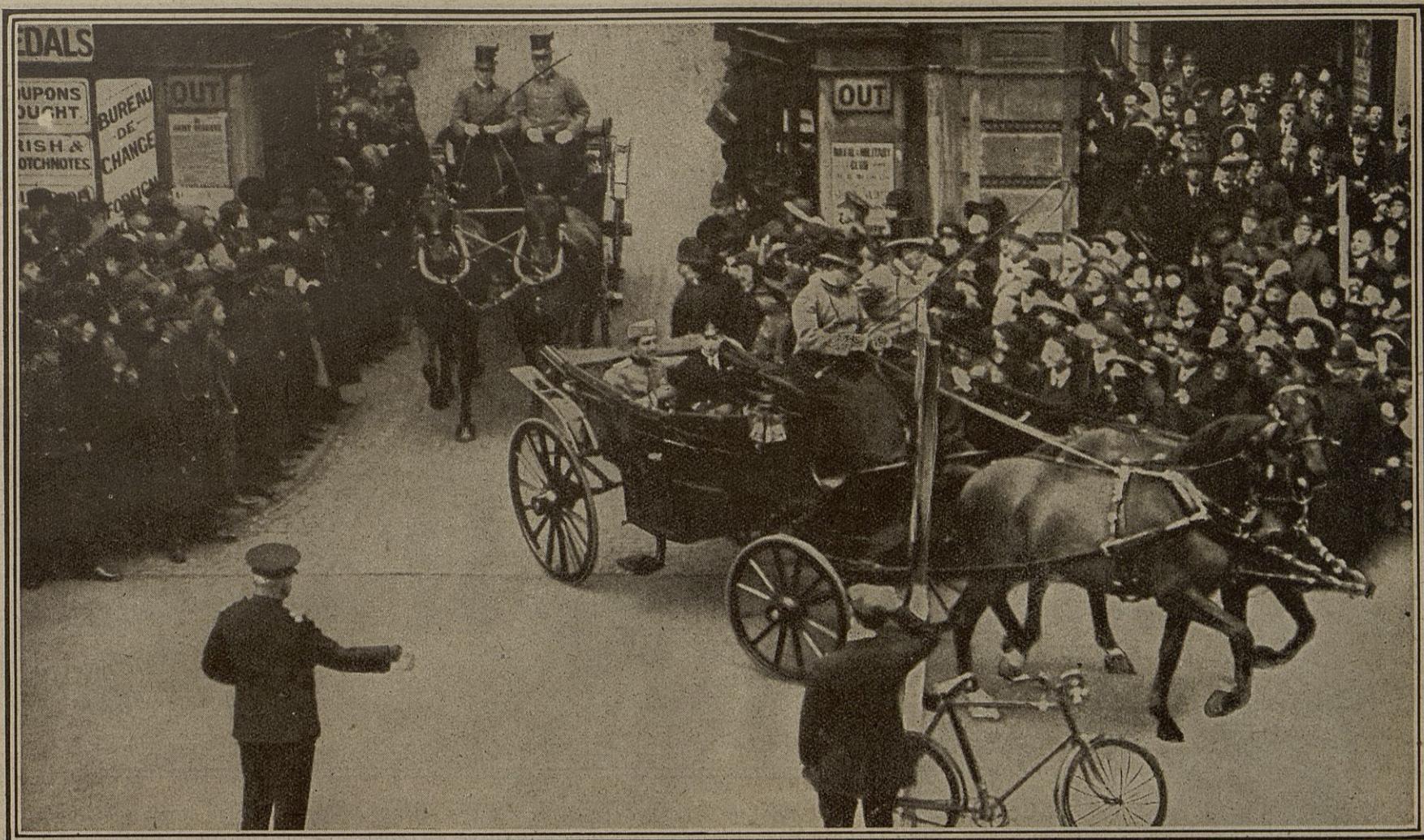


Un refuge d'alpins de l'armée italienne perché à 3.000 mètres d'altitude, près des glaciers, dans les neiges.

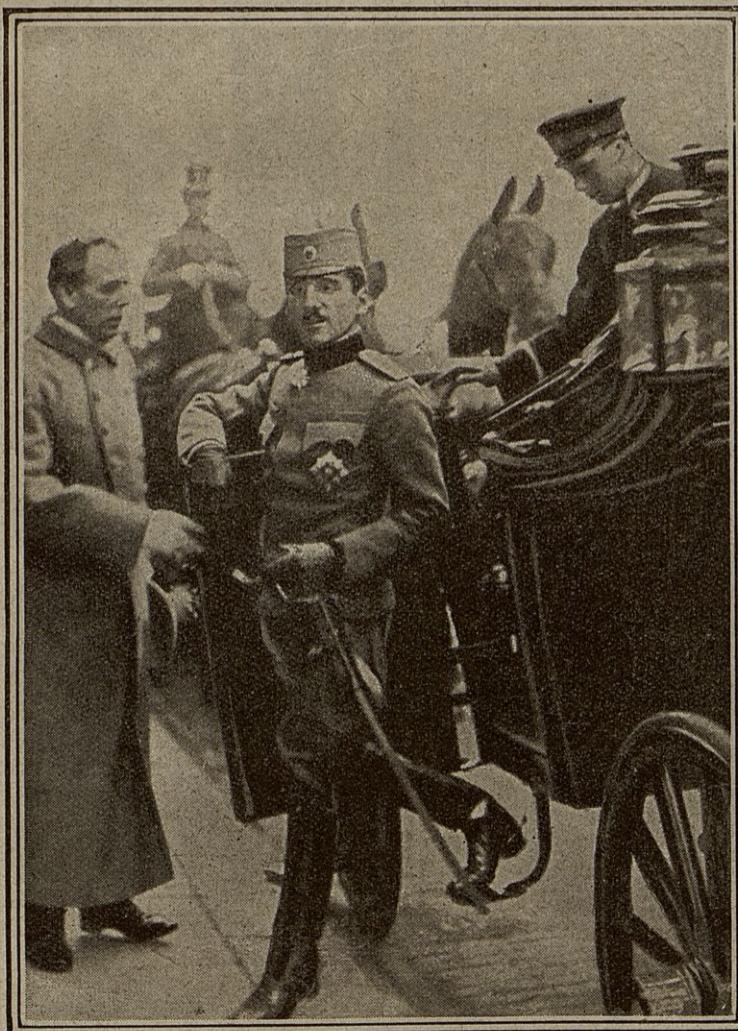


L'activité a repris sur tout le front italien malgré les difficultés du terrain et de la température : des combats acharnés se livrent sur les hauts sommets des montagnes du Trentin et du Tyrol. Voici les boyaux de communication qui relient des tranchées établies à 3.200 mètres d'altitude ; c'est par là que se ravitaillent les troupes de nos alliés.

VISITES ENTRE LES ALLIÉS



Le prince Alexandre de Serbie, accompagné de M. Patchitch, est arrivé à Londres, le vendredi 31 mars. Le prince Albert, second fils du roi Georges, l'attendait à la gare et l'accompagna à Buckingham-Palace, où il fut reçu par les souverains anglais.



De la gare de Charing-Cross à Buckingham-Palace, une foule énorme acclama le prince Alexandre et M. Patchitch. Notre photographie représente le prince à sa descente de voiture devant l'hôtel Claridge où il séjourna.

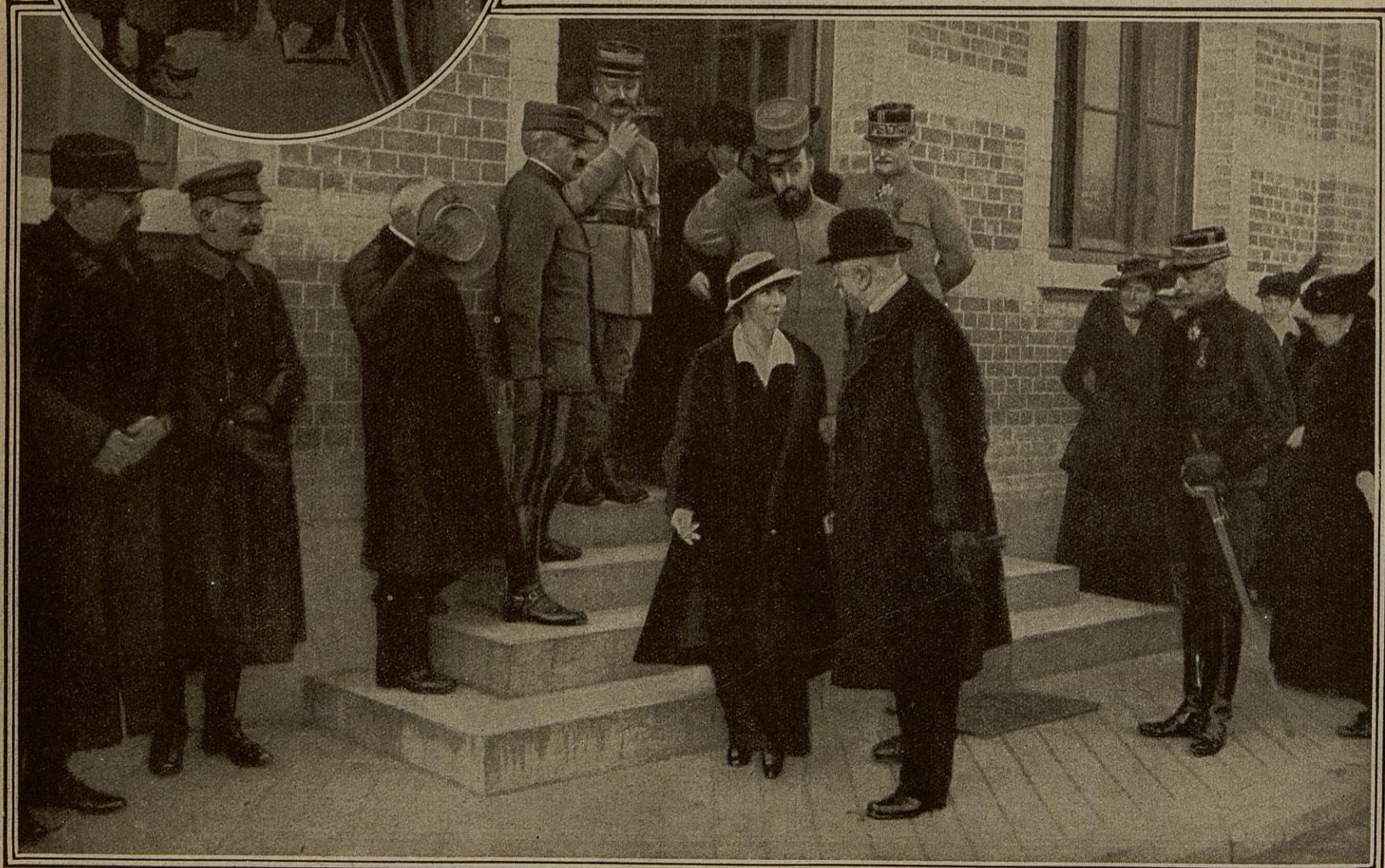


L'entente entre les alliés a été marquée par une nouvelle manifestation. M. Asquith, premier ministre anglais, s'est rendu en Italie. À son arrivée à Rome, il a été reçu par M. Salandra, président du conseil des ministres d'Italie ; la foule lui fit un accueil extrêmement chaleureux.

LA REINE DE BELGIQUE VISITE LES BLESSÉS



A l'hôpital de Zuydcoote sont soignés des soldats de l'armée belge et des soldats du détachement français qui tient le front de Dixmude à la mer du Nord. Accompagnée de généraux et d'officiers français, la reine des Belges a récemment visité cet hôpital.



La reine Elisabeth de Belgique est devenue aussi populaire par sa bonté que le roi Albert par son héroïsme ; les blessés belges et français la connaissent bien et l'adorent. Voici la reine photographiée à l'issue de la visite qu'elle fit à l'hôpital de Zuydcoote où elle apporta pendant quelques instants un peu de joie et beaucoup d'espérance.

L'HEURE SACRÉE

PAR
ELY-MONTCLERC

CHAPITRE CINQUIÈME

LE JOLI ROMAN D'HENRIETTE

(Suite)

Henriette ne dit rien, mais, du regard, elle consulta son frère.

— Georges ! insista Jean, tu veux bien, pas ? Tu veux bien me confier ta sœur ?

— C'est cela, je te la confie, accepta Lavaine.

Ce disant, il fixait intensément son ami, et celui-ci, sans qu'il fût besoin d'insister, comprit la signification de cette phrase bien simple d'apparence, car, prenant les mains du caporal, il répondit :

— Merci de ta confiance, Georges ; elle est bien placée...

Ces derniers mots prononcés bas échappèrent à Henriette qui rajustait son chapeau. Tout heureuse de l'autorisation si aisément obtenue, elle cria un joyeux « au revoir » et bondit dans l'escalier.

Aussi agile qu'elle, Sénéchal la suivit et, après avoir donné l'adresse au wattman, il s'installa à côté de sa jolie compagne qui, surprise, s'exclamait :

— Vous savez donc où demeure M. Leroy-Deshoux ? Je ne me souviens pas vous l'avoir dit !

— C'est votre frère qui me l'a dit en bavardant. Du reste, je le connais un peu comme tout le monde. Un membre de l'Institut, vous comprenez !...

Henriette accepta la réponse comme parole d'Evangile. Sa pensée, il faut bien en convenir, était ailleurs, et la remarque n'avait fait que lui traverser fugitivement l'esprit.

Où était-elle sa pensée ? Où flottait son rêve ? Que regardaient ses yeux mi-clos, tandis que le glissement silencieux de la limousine balançait son jeune corps ?

Contrées attirantes, dangereuses par leur charme zones interdites où, cependant, il lui était doux de s'égarer ! C'est si bon d'échapper, ne fût-ce que pendant la durée d'un songe, aux plates réalités de l'existence, de se donner l'illusion que les choses sont ce qu'on voudrait qu'elles fussent !

La raison froide et positive intervint bien assez vite pour arrêter l'imprudente avec le mot tranchant et définitif qui résume tout : impossible.

Hélas ! oui, impossible ! Quel dommage ! Jamais personne au monde ne lui avait plu comme ce jeune homme gai, exubérant, si simple en dépit de sa fortune et dont l'âme clair, l'âme loyale riait dans ses beaux yeux couleur des noisettes fraîches.

Elle ne l'aimait pas encore et c'était heureux, car l'amour lui eût réservé trop de déboires, mais elle glissait délicieusement sur la pente savonnée de l'irrésistible sympathie.

Et elle sentait bien que du côté de Jean c'était tout pareil ; lui aussi, il glissait... il donnait même un coup de reins pour rendre la glisse plus rapide.

Ses gestes, ses regards, ses moindres paroles trahissaient l'attraction puissante à laquelle il s'abandonnait...

Quel dommage que tout dût finir demain par un adieu ému, et peut-être une petite larme indiscrette... Quel dommage que Jean fut riche et Henriette pauvre, si pauvre !

Pourquoi fermez-vous les yeux ? Vous avez sommeil, mademoiselle Henriette ?

— Non, répondit-elle en tressaillant, mais j'étais bien, je rêvais. Excusez-moi de ne pas vous tenir plus agréablement compagnie.

— Oh ! je sais, je sais. Il y a des moments où la parole est inutile. Moi aussi, tenez, je rêvais... je passais en revue les quelques jours qui viennent de s'écouler.

— C'est bien peu de chose, six jours, et cependant cela suffit pour remplir toute une vie, lorsqu'ils sont, comme ceux dont je parle, riches de souvenirs, d'impressions profondes.

D'ailleurs, ne trouvez-vous pas que, depuis la guerre, on vit si fort, si intensément, qu'un jour vaut un mois et un mois une année ?

— Certes, pour nous, l'anxiété ; pour vous, le fracas des batailles, la mort toujours présente.

— Oui. Curieux, comme le sang bouillonner, comme on désire avidement le bonheur qui passe. On se sent si peu de chose, si petit et si grand tout ensemble !

— Ceux qui reviendront de là-bas seront de fiers hommes.

— J'espère bien que vous désirez revenir ! Il faut avoir la volonté de vivre, afin d'éloigner le danger !

— Je l'ai, n'en doutez pas ; je l'aurai bien davantage si je sens que vous pensez un peu à moi.

— Vous êtes l'ami de mon frère, monsieur Jean, et vous m'avez gâtée comme une petite reine. Je ne

serai pas ingrate, je penserai à vous souvent, très souvent, avec sympathie.

Jean se rapprocha de la jeune fille. Penché sur elle, qu'il dominait de la tête, il la regardait fixement, et son visage si jeune, avec ses bonnes joues roses, à peine duvetées, était soudain devenu très grave.

— Sympathie n'est pas mal, mais je souhaite davantage.

— Le mot d'affection vous semble-t-il excessif ? Avez-vous besoin de me connaître mieux pour me donner la vôtre ?

— Oh ! monsieur Jean, il me semble que je vous connaissais déjà... tenez, comme si nous étions de très vieux amis.

— Vous avez une nature si franche, qu'on n'a aucune peine à la pénétrer.

— Alors, dites, vous ne m'oublierez pas dès que je serai parti ?

— Est-ce que cela se demande ?

— Figurez-vous, je voudrais que vous soyez ma marraine de guerre.

— Ce serait charmant, ne trouvez-vous pas, de s'écrire, de s'apprendre l'un l'autre, grâce à une correspondance où l'on se livrerait entièrement ! Nous ne ferions pas de style, nous nous contenterions d'être vrais.

Henriette n'était pas femme à demi. La feinte n'avait pour elle aucun secret.

— Qu'est-ce que les lettres d'une pauvre petite fille peuvent vous procurer d'agréable ?

front, la guerre durera des mois et des mois encore, je n'ai pas le droit d'ajouter autre chose.

— Si je ne dois plus revenir... — ne protestez pas, il faut voir la réalité courageusement — si ma destinée s'arrête sur un champ de bataille, je ne veux pas que vous restiez troublée par... des promesses irréalisables.

— Puis, maintenant, il est trop tôt, vous n'auriez pas confiance. Laissons le temps accomplir son œuvre, laissons les choses se dessiner tout doucement, sage-ment. Pour me donner beaucoup de joie, un mot me suffira.

— Dites, mademoiselle Henriette, avez-vous un peu d'amitié pour le gosse que je suis encore ?

— Beaucoup, monsieur Jean, beaucoup trop..., murmura-t-elle.

Comme ses yeux s'embrumaient de larmes, vivement elle les tamponna avec son petit mouchoir, et jamais plus ravissant spectacle n'avait épanoui le cœur du petit Marie-Louis.

Il réprima la tentation de boire ces pleurs dans un baiser, mais ne put se défendre de mettre sous ses lèvres la menotte d'Henriette. Après quoi, bien sage-ment, il se cala dans l'angle de la limousine.

M. Leroy-Deshoux habitait une belle villa à Montretout, près de la Porte-Jaune. Afin de ne pas compromettre sa compagne, Jean fit arrêter la voiture, à quelque distance, dans un chemin qui traverse la voie ferrée pour gagner le parc. Il se retrouverait au même endroit, une heure plus tard, puisque Henriette supposait devoir être libre à ce moment.

En effet, lorsque après une randonnée vers Marnes, Garches, Vaucresson, la limousine stoppa au lieu du rendez-vous, M^e Lavaine était là, gentiment assise sur un talus herbeux.

Pendant le retour, ils ne dirent que des banalités. Toutefois, on ne saurait jurer qu'ils prêtaient grande attention à leurs paroles. Ce n'était qu'un vain murmure, accompagnant le battement passionné de leur cœur...

Ainsi qu'il en arrive des plus belles choses de ce monde, l'heureuse et dernière journée passa vite, trop vite au gré de ceux qui allaient se séparer. Mais, le temps, cet infatigable voyageur, le temps qui semble avoir des ailes lourdes et lasses quand le fardeau de la vie est trop pesant, le temps fuit, rapide, lorsque sonnent les minutes clémentes !

Au matin, pendant que Jean Sénéchal causait, affectueusement, assis entre son père et sa tante dont la « foulure » allait mieux, Georges Lavaine préparait son départ avec une sorte de sombre allégresse. Henriette ne retenait pas ses larmes qui coulaient pour son frère et... pour un autre, un autre si cher déjà !

Ensuite, ce fut le revoir suprême à la gare, les recommandations tendres, les serrements de mains, les embrassades...

— Mon enfant, je t'en conjure sois brave, mais sois prudent, disait M. Sénéchal en pressant contre lui le petit Marie-Louis.

— Et vous, cher ami, veillez sur lui, n'est-ce pas ? Il est si jeune, il n'a pas conscience du danger !

— Soyez tranquille, s'il ne dépend que de moi, Jean vous reviendra sain et sauf, protesta Lavaine.

— Me permets-tu d'embrasser ta sœur, Georges ?

— Oui... elle en meurt d'envie comme moi !

— Gardez-vous, monsieur Jean, murmura la pauvre qui défaillait sous le premier baiser, gardez-vous pour moi... je vous en supplie !

Jean ne put répondre que par un regard. Il fallait se séparer ; un pas encore et la grille serait franchie.

Elle fut franchie bravement, sans une hésitation par les deux capotes bleues.

Moins braves, ceux qui restaient, flageolaient sur leurs jambes, pris soudain d'une écrasante lassitude, ayant l'infini de la détresse au fond de leurs yeux.

— Au revoir ! cria Jean en se tournant une dernière fois.

— Adieu ! fit Georges dans un sanglot pénible-ment renfoulé.

Pour regagner son auto, M. Sénéchal dut s'appuyer sur l'épaule fluette de sa gentille compagne.

— Ah ! ma petite amie, je n'y vois plus, je n'entends plus ; je suis comme ivre d'angoisse. Dieu du ciel ! si je ne devais jamais revoir mon fils !

— Et moi mon frère ! Quelle chose atroce ! Mais si, nous devons avoir du courage, monsieur. Tendons notre volonté vers cette pensée : qu'ils reviennent ! qu'ils reviennent ! Cela leur portera bonheur.

— La nuit, le jour, je ne me lasse pas de répéter cela !

— Vous êtes une charmante et brave petite Française que j'aime déjà beaucoup. Il faudra venir nous voir sans attendre le retour de ma femme et de ma fille. Je ne veux pas que vous restiez seule vos jours de congé ; vous les passerez avec nous, n'est-ce pas ?

— En attendant, puisque vous n'allez à Saint-Cloud que tantôt, je vous emmène déjeuner chez moi.

— Vous ferez la connaissance de ma sœur qui commence à se lever.

Henriette accepta sans trop se faire prier.

A l'hôtel Sénéchal, dans cette demeure tout imprégnée de Jean, elle se sentirait moins isolée, elle entendrait prononcer son nom, elle pourrait parler de lui, le cher, le bien cher absent !

(A suivre.)



— Vous avez des amies qui vous en écrivent, de beaucoup plus intéressantes que ne seraient les miennes !

— Votre simplicité, votre naturel constituent votre plus grand charme... Il est indigne de vous de vouloir faire la coquette.

— Si je vous prépare de m'écrire, c'est, vous le devinez, parce que vos lettres m'apporteront du bonheur, un bonheur qu'aucune autre ne saurait égaler. Je n'ai, quoique vous en pensiez, pas de correspondante en dehors des femmes de ma famille.

— Libre, je suis parti, libre, je suis resté.

La sœur de Georges Lavaine se sentit doucement caressée par l'intention qu'elle perçut sous ces paroles si simples d'apparence.

N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que les mots les plus décisifs revêtent toujours une grande simplicité et que les sentiments sincères ne s'expriment jamais à l'aide de phrases solennelles ?

D'un geste impulsif et délicieux, Henriette posa sa petite main sur celle de son compagnon, elle la serra doucement et promit, très émue, la voix sombrée :

— Puisque cela vous est agréable, monsieur Jean, je vous écrirai, je vous le promets.

— Souvent, très souvent ?

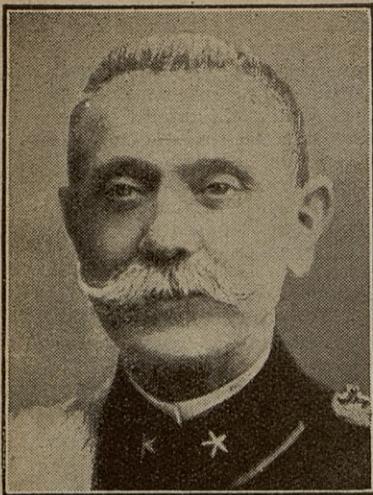
— Aussi souvent que vous m'écrirez vous-même.

— Alors, s'exclama-t-il, redevenant enfant, parce qu'il était très heureux, je vous en prendrai du temps ! Chaque fois que j'aurai une minute, crac ! à moi mon bon stylo, qui n'est pas de Tolède !

Sans transition, il reprit son air grave pour ajouter.

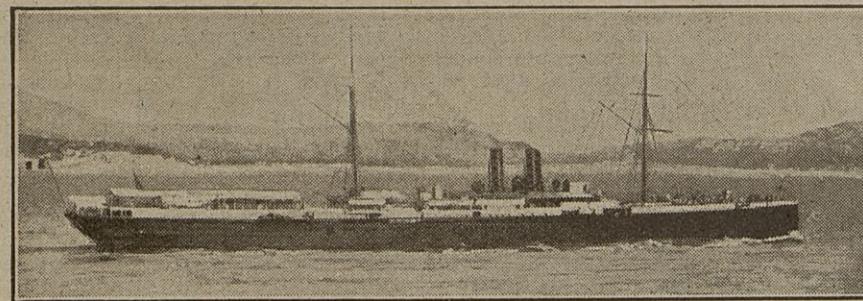
— Vous êtes très intuitive, vous me comprendrez à demi-mot.

— Le temps de ma permission ne m'a semblé si court qu'à cause de votre présence. Mais je repars au



GÉNÉRAL ZUPELLI
ministre de la guerre d'Italie, placé à la tête
d'une armée

Le navire-hôpital russe torpillé



Le 30 mars, les Allemands ajoutaient un nouveau crime à leur actif déjà chargé : un de leurs sous-marins torpillait, en plein jour, dans la mer Noire, le navire-hôpital russe « Portugal » qui était au mouillage, près de Pathie. Une centaine de personnes — médecins, sœurs de charité, infirmières de la Croix-Rouge, matelots français et russes — étaient noyées. Le « Portugal » avait arboré tous les signes distinctifs de la Croix-Rouge et portait son pavillon réglementaire. Ce crime a produit une émotion profonde en Russie ; le tsar et son gouvernement ont protesté énergiquement auprès des Neutres.



L'AVIATEUR BRANDON
qui a survolé et bombardé un des zeppelins
venus sur l'Angleterre

SUR LE FRONT ORIENTAL

Le dégel qui continue en Russie gêne considérablement les opérations militaires ; aussi, n'a-t-on enregistré que de violentes luttes d'artillerie.

Cependant, les Allemands semblent donner des coups de sonde sur les diverses parties du front, afin de se renseigner sans doute sur les dispositions prises par nos alliés, en vue de la future offensive. Ils ont attaqué, sur la Duna, Uxkull, village situé près de la ligne Riga-Dvinsk et qui est aussi une tête de pont ; en s'en emparant, ils interrompraient les communications entre Riga et les autres points du front et essaieraient en même temps une heureuse traversée de la Duna. Mais tous leurs efforts ont été vains ; chacune de leurs attaques a été repoussée.

Les Allemands ont attaqué aussi un peu plus au sud, à l'ouest du lac de Narotch ; ils ont été rejetés par le feu des Russes.

Attaque dans la région de la Strypa moyenne et de la Strypa supérieure, avec des forces importants ; elle échoue complètement.

En Galicie, dans la région à l'ouest de Tarnopol, les Austro-Allemands ont pris, le 5 avril, l'offensive avec de gros effectifs ; ils ont été repoussés par les Russes à la baïonnette ; ils ont abandonné sur le terrain des tués et des grands blessés près des fils barbelés. Dans la nuit, au nord de Latache, sur le Dniester, nos alliés ont occupé le village de Svierzkovtze et les bois environnants.

Deux changements importants se sont produits dans le haut commandement de l'armée russe ; le général Polivanof a été remplacé au ministère de la guerre par le général Choumaïeff, intendant général de grande valeur. Le général Ivanoff, qui commandait les armées de Galicie, a dû quitter son poste pour des raisons de santé ; le tsar l'a nommé membre du Conseil de l'Empire et l'a attaché à sa personne ; il a été remplacé par le général Broussiloff, qui s'est particulièrement distingué dans la campagne de Galicie. Le général Broussiloff est âgé de soixante-deux ans.

En Asie Mineure, les Russes continuent leur progression. Malgré la neige, ils ont attaqué les Turcs dans le bassin du Tchorok supérieur et les ont délogés de leurs positions. Au sud-est de Mouch, ils ont dispersé des rassemblements de cavalerie turque. Dans la région du littoral, les Turcs, appuyés par le feu du croiseur *Breslau*, ont attaqué le flanc droit de nos alliés ; ils ont été repoussés avec de grandes pertes ; en même temps, les Russes attaquaient le centre ennemi et s'emparaient d'une partie de ses positions.

De bonnes nouvelles sont arrivées sur la situation des Anglais en Mésopotamie ;

tamie ; on sait que les troupes du général Townshend sont assiégées depuis trois mois à Kut-el-Amara par les Turcs ; une expédition a été envoyée à leur secours ; la marche de cette expédition a été très lente, entravée par les attaques incessantes des Turcs. Cependant, le 5 avril, les Anglais, commandés par le général sir G. Corringe, ont enlevé d'assaut les positions ennemis d'Umm-el-Hannah ; une contre-attaque des Turcs fut vigoureusement repoussée et les Anglais progressèrent encore. Ils ne sont plus qu'à une trentaine de kilomètres de Kut-el-Amara.

Dans les Balkans, la situation n'est pas modifiée. Sur le front du camp retranché de Salonique, le canon tonne ; les artilleries adverses échangent des obus. Le 5 avril, une patrouille allemande, en reconnaissance, est tombée dans une embuscade ; des officiers et des soldats ont été faits prisonniers. Des avions allemands ont bombardé Karrasouli ; mais ils n'ont fait ni victimes ni dégâts. Un combat aérien a eu lieu, le 4, dans cette région, entre treize aéroplanes allemands et dix aéroplanes français ; un aéroplane allemand a été abattu.

Dans la nuit du 3 au 4, les Allemands ont prononcé une petite attaque vers Reselli ; ils ont été repoussés.

On annonce encore une fois que de nouvelles concentrations de troupes allemandes ont lieu à Monastir et à Velès, et que l'offensive contre le camp retranché de Salonique est prochaine. Ces bruits ont couru si souvent depuis que les alliés sont à Salonique qu'ils ne rencontrent pas grande créance.

Des opérations ont été faites hors de Salonique ; des aéroplanes alliés ont survolé Smyrne et ont lancé des bombes sur des camps turcs et le fort Castraki, qui commande l'entrée du golfe de Smyrne ; ces dégâts ont été importants. Un contre-torpilleur anglais a débarqué à Donani, dans l'île de Crète, un détachement qui procéda à des perquisitions dans divers dépôts soupçonnés de dissimuler de la benzine.

Les regards sont toujours tournés vers la Roumanie ; ces derniers temps, une tension s'est produite dans les rapports de cette puissance avec la Bulgarie ; on a même parlé d'ultimatum, ou tout au moins de représentations à propos de mouvements de troupes de l'armée roumaine. Les Allemands seraient intervenus pour calmer les ardeurs belliqueuses de leurs alliés bulgares et ils auraient envoyé des troupes sur la frontière bulgaro-roumaine pour empêcher tout conflit ; à Choumla seulement, 40.000 hommes de troupes allemandes auraient été réunis sous les ordres du général Kravner.

Il est certain que des précautions sont prises en Bulgarie ; le gouvernement a mis de telles entraves au mouvement des étrangers dans le pays qu'il est devenu presque impossible de pénétrer et de circuler en Bulgarie. Ces mesures atteignent exclusivement les sujets de la Roumanie et de la Grèce, seuls pays qui aient des relations avec la Bulgarie.



GÉNÉRAL BROUSSILOFF
commandant en chef des armées de Galicie

Le "Pays de France" vient de publier trois numéros sur les faits rétrospectifs de la guerre

A la demande de ses lecteurs, le PAYS DE FRANCE vient d'édition des numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS, relatant, avec de nombreuses illustrations, les faits de guerre compris entre la mobilisation et le mois de novembre, date à laquelle a paru le premier numéro du PAYS DE FRANCE ayant trait à la guerre. Avec ces trois numéros se trouve donc complétée la collection des vues de la guerre publiées par le PAYS DE FRANCE.

Ces numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS sont dès maintenant mis en vente au prix de 0 fr. 25 l'exemplaire dans tous les kiosques et librairies, où il suffit de les réclamer, ou bien à l'administration du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, qui les enverra franco contre 0 fr. 85 en timbres-poste.

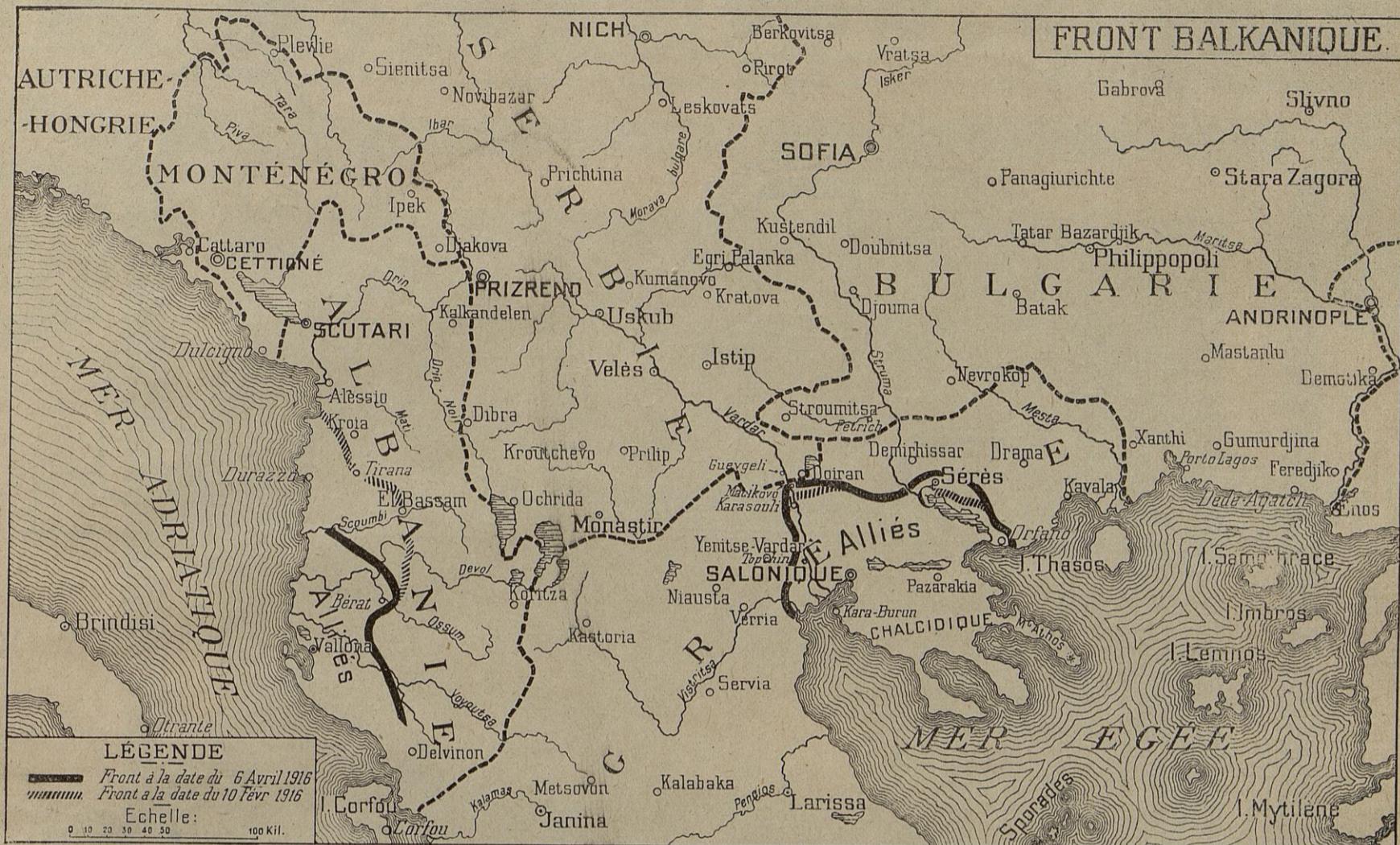
LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

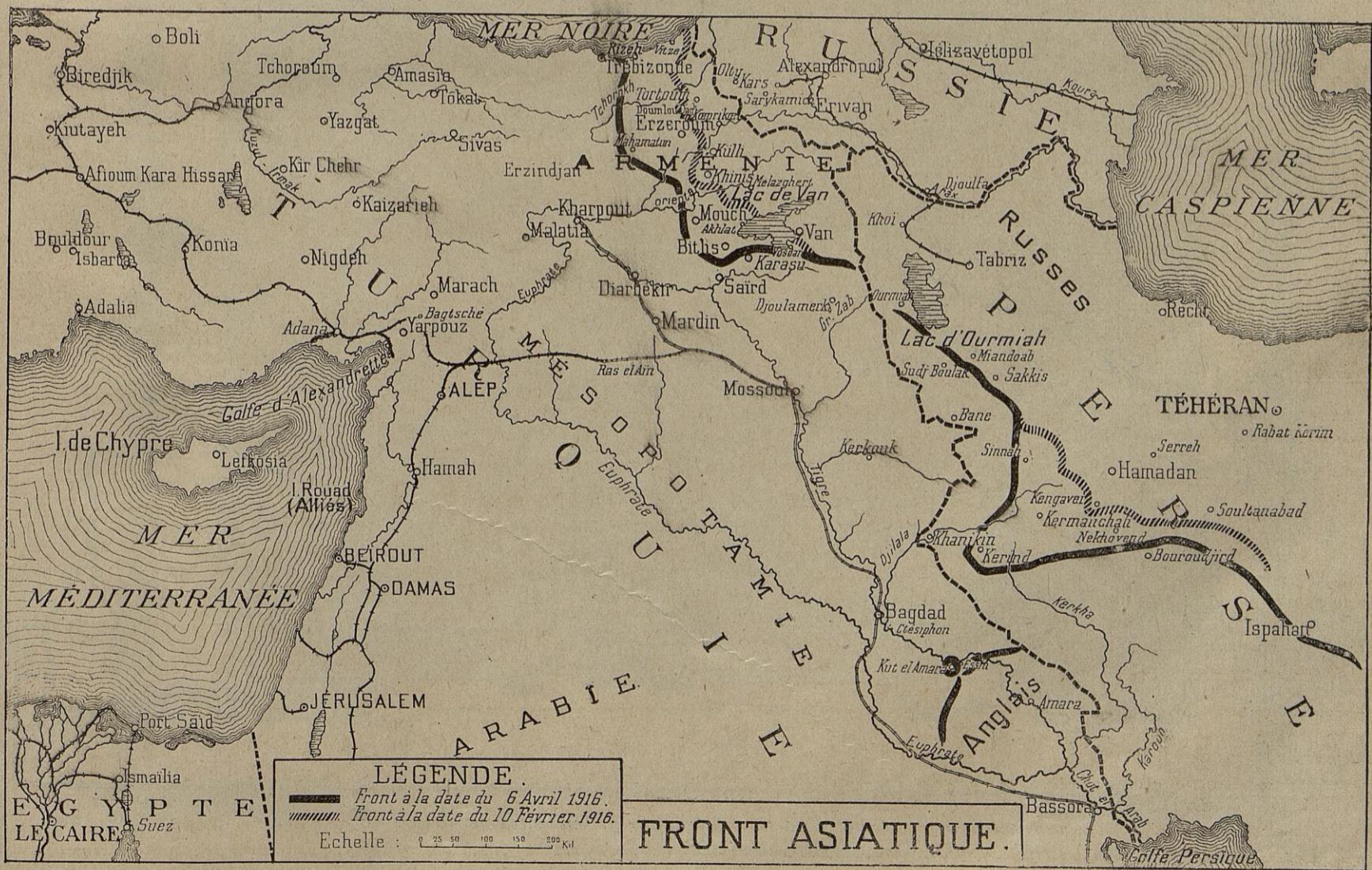
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 77, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document parti au bas de la page 10 de ce fascicule et représentant pendant la bataille de Verdun "Une division d'Afrique se déployant en formation de combat dans la vallée de la Meuse".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916

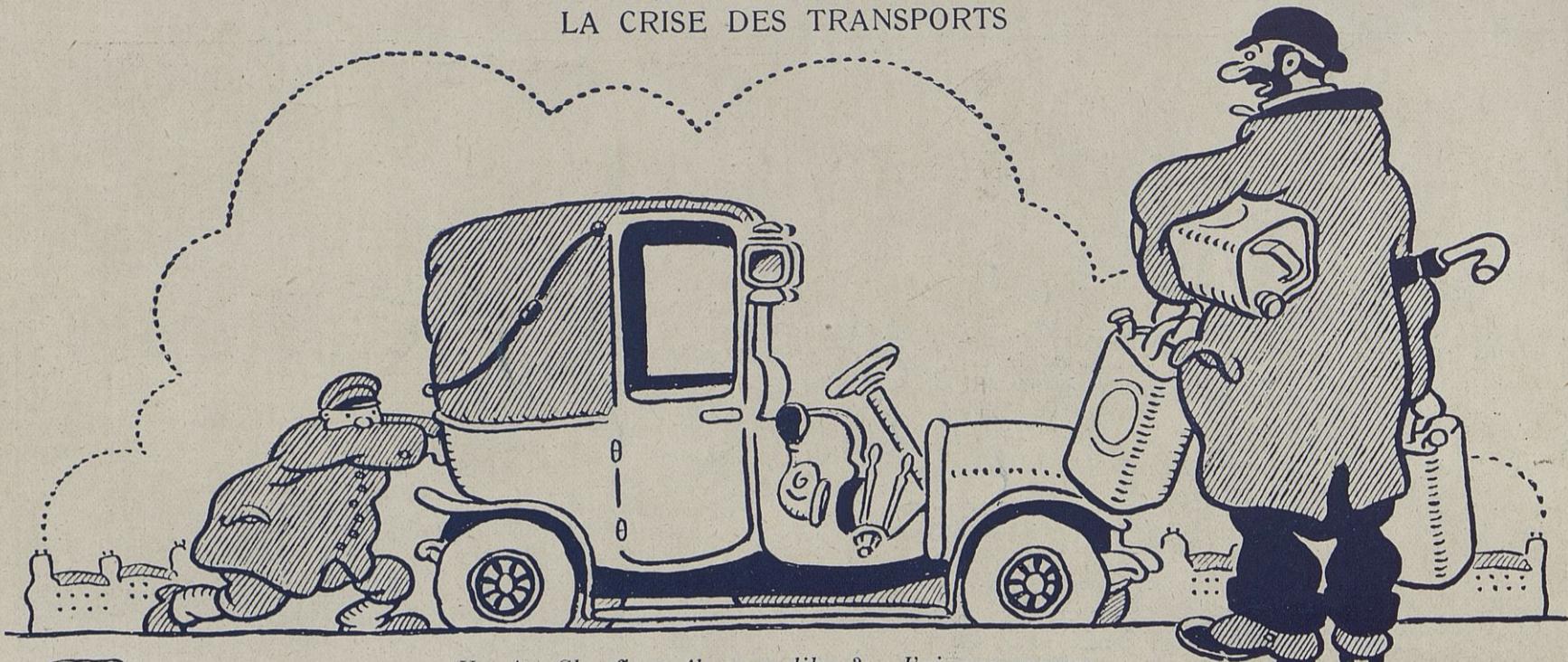


LES OPERATIONS EN ASIE



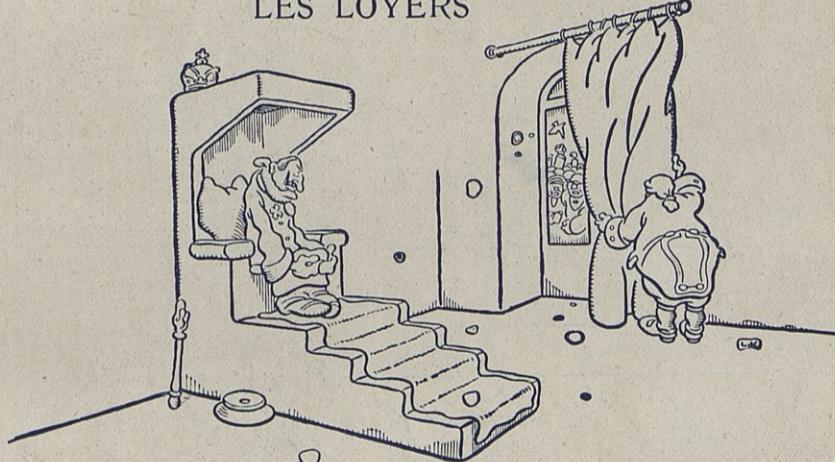
La Guerre en Caricatures

LA CRISE DES TRANSPORTS



— Hep !... Chauffeur, êtes-vous libre ?... J'ai mon essence.

LES LOYERS



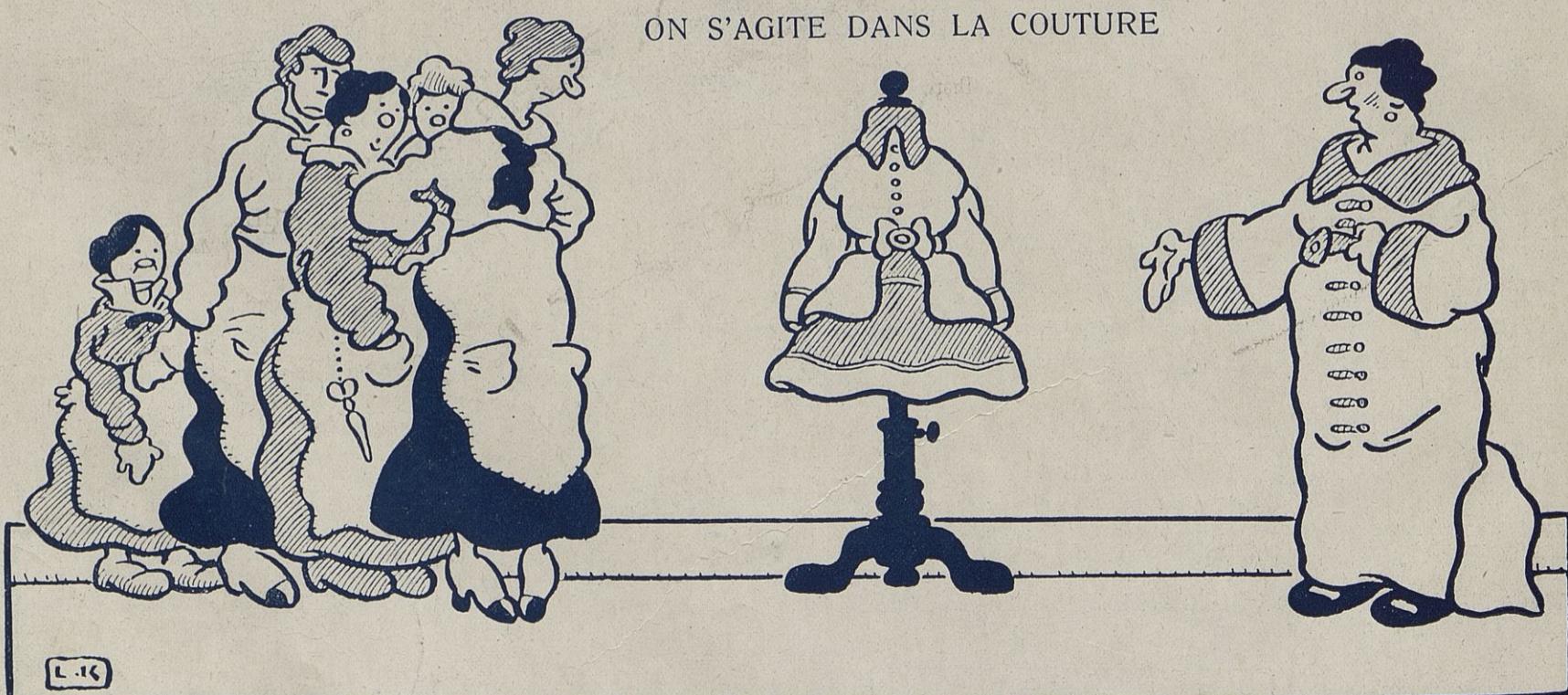
— Dire qu'on me donnera peut-être congé pour le terme d'avril...
C'est bien la peine de vouloir faire des agrandissements...

LE SACRIFICE



— En somme, c'est surtout pour remonter le moral de Berlin.

ON S'AGITE DANS LA COUTURE



— Ecoulez..., il ne m'est vraiment pas possible d'allonger les salaires, seulement je peux encore raccourcir les jupes de vingt centimètres. Ça vous fera toujours autant d'ouvrage en moins.